

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 29. VOL. II — SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Inauguration de la Statue du roi René, à Angers; Statue de l'abbé de l'Epée, à Versailles ; Statue de l'abbé de l'Epée, par M. Michaud.
Gouettes et Paix. — Discours de l'Assemblée des Deux Frontières. — Le Départ pour la Chasse, le Chasseur au canon, le Chasseur démonté, le Chasseur fashionné ; Députation du Gouvernement à la Chambre des Pairs ; le Marchand de Chiens, le Chasseur portugais ; le Feu de peloton ; le dernier Littré européen : 8 Dessins de Grandville. — *Le Dessin de Cham.* — Visite de la reine d'Angleterre au château de Chambord. — *Le Comte de Chambord.* — Débarquement de la reine Victoria ; Louis-Philippe présente la reine d'Angleterre à la reine des Français ; Visite du roi ; Départ de la reine d'Angleterre du Trép-et-Étang ; Embargoissement de la reine Victoria et du prince Albert ; le Yacht Victoria-and-Albert ; Canot de la reine d'Angleterre ; Dessins de Modeste Patissi, Lavoisier, etc. — *Le Poète et le Peintre.* — *Le Journal National.* — *La Sûreté.* — *La Comédie.* — Margherita Postierla, Chapitre VII. — *Le Noyer.* — *La Gravure.* — *Ammonces.* — *Modes.* — *Brabots Victoria.* — *Mœurs algériennes.* — *La Gravure.* — *Rebus.*

Inauguration de la statue du roi René.

A ANGERS



(Statue du roi René, par M. David d'Angers.)

Il y a une douzaine d'années, plusieurs savants, qui

n'avaient rien de mieux à faire, réalisant une pensée de M. de Humboldt, créèrent les congrès scientifiques. Ils inviterent les érudits de toutes les nations à se réunir, à des périodes déterminées, pour traiter simultanément des questions d'histoire, d'archéologie, de médecine, de physique, de mathématiques, de littérature et de beaux-arts. Afin de grouper et de disperser en même temps les lumières, ils convinrent que l'assemblée, annuellement nomade, se tiendrait à tour de rôle dans les principaux chef-lieux. L'institution des congrès, accomplissant pour la onzième fois ses révolutions périodiques, s'est réunie en 1843 dans la ville d'Angers, sous la présidence de M. le comte de Las-Cases. Là, après avoir discuté bon nombre de questions importantes, les membres du congrès ont honoré de leur présence l'inauguration de la statue du roi René.

Le roi René, comte d'Anjou et de Provence, comte de Lorraine, roi de Naples et de Jérusalem *in partibus*, fut, par ses qualités aimables, le Henri IV du Moyen-Age. Né à Angers en 1408, il commença la vie en chevalier pour la faire en troubadour, et ses succès dans les arts purent le consoler de ses revers sur les champs de bataille. Les malheurs de la guerre l'obligèrent à renoncer successivement à la Lorraine, qu'il tenait de sa femme Isabelle, et au royaume de Naples, que la reine Jeanne II lui avait légué. De cet héritage, René ne garda que le comté de Provence, où il s'installa paisiblement pour rimer, chanter, peindre, confiser les dames, instituer des processions, et oublier autant que possible qu'il avait des Etats à régir. On ne peut dire que ce fut un bon prince, car il s'occupait médiocrement d'administration ; mais c'était à coup sûr un homme spirituel et généreux, qui faisait également bien des servantes, de la peinture et des dettes ; il avait le mérite plus rare encore de payer exactement, quoique les sommes fussent souvent considérables, et il disait à son trésorier : « Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée. » Insouciant artiste, il peignait une perdrix quand on lui annonça la perte du royaume de Naples, et il ne quitta pas le pinceau. Toujours disposé à écouter des requêtes, à récompenser des services, à signer des grâces, « La plume des princes, disait-il, ne doit jamais être paresseuse. »

La ville d'Angers, qui doit élever une statue en bronze au bon roi René, en a préalablement inauguré le plâtre dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Cette solennité a eu lieu à huis clos, le 7 septembre, et l'on n'y a convié que les notabilités de Maine-et-Loire et les honorables membres du congrès. La séance a été ouverte à trois heures et demie, et presque entièrement remplie par la lecture des commentaires que M. Quatrebarbes prépare pour une édition nouvelle des *Oeuvres complètes du roi René* ; publication dont le produit sera consacré à l'érection de la statue en bronze.

Le monument nonveau est de M. David. Le sculpteur, soutenant que le roi René n'appartenait à Angers que par sa naissance et ses premières années, l'a représenté jeune, vivant, le regard fier, une main sur la garde de son épée, l'autre prête à saisir un casque. Le bon prince est armé de pied en cap ; sur sa poitrine pendent les insignes de l'ordre du Courroux, qu'il institua à Angers, en 1458, et dont la devise était *les en croissant*. A droite de la figure, sur un support, sont les pinceaux, la palette, et la plume qui écrit le *Petit Traité de l'Abusé de Court*, imprimé à Vienne par Pierre Schenk, en 1784. L'écu armorie du prince est à ses pieds, et derrière lui la lyre dont il s'accompagnait en chantant le soleil et les femmes d'Occitanie. Ce costume tout entier est d'une rigoureuse exactitude ; l'artiste n'a rien omis de ce qui peut caractériser la vie, l'époque et les travaux du roi René. La tête, un peu grosse peut-être, est pleine de noblesse ; une tunique, ajustée avec art, recouvre l'armure. Condamnée à empêtrasser les membres dans des plâtres de fer, l'artiste s'est console en modelant admirablement les méplats de la face, et en ajustant la tunique avec une élégante légèreté. On

retrouve, dans la conception générale de la statue, le génie inventeur de M. David, qui, contrairement à la plupart de ses collègues, cherche avant toutes choses une pensée neuve et originale.

Inauguration de la statue de l'abbé de l'Epée.

A VERSAILLES.

L'inauguration de la statue de l'abbé de l'Epée, renouvelée plusieurs fois, a eu lieu enfin le 5 septembre, à Versailles, dans la rue Royale, au centre du marché dit Neuf, bien qu'il y ait un autre marché bâti depuis.



(Statue de l'abbé de l'Epée, par Michaud.)

La vie de Charles-Michel de l'Épée est trop connue pour

que nous avons besoin de lui consacrer de longues pages. № 5 à Versailles, le 24 novembre 1712, il montra des son jeune âge un grand amour de l'étude, beaucoup de piété et une conduite irréprochable. Sa vocation le portait vers l'Eglise; cependant, pour plaire à ses parents, il commença à dix-sept ans l'étude du droit. Mais la vie du palais, les discussions du barreau, n'alliaient pas à sa douce et bienveillante nature; il reprit bientôt ses études théologiques et entra dans les ordres en 1756. Il fut d'abord nommé curé de Feneches; en 1758, il reçut le canonicat de Fréjus. Il prêchait depuis quelques années avec succès, lorsque le hasard lui ouvrit la carrière où il devait s'illustrer. Un prêtre nommé Vanin avait entrepris l'éducation de deux jeunes filles sourds-muets, à l'aide d'images. Ce prêtre mourut. Les pauvres orphelines furent recommandées à l'abbé de L'Epée. Il se chargea de continuer l'œuvre de Vanin; il s'y attacha. Ce qu'il n'avait fait d'autre que par pitié, il le continua par goût; il chercha un meilleur moyen d'instruction; l'inspiration vint un jour. En 1760, il crée sa méthode, il la développa, et appela successivement un grand nombre de sourds-muets, qu'il initia à une vie nouvelle.

Quelques tentatives d'instruction des sourds-muets avaient été faites avant l'abbé de L'Epée, mais aucune n'avait atteint le but. L'une consistait à leur faire comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres et à leur faire articuler des sons; une autre avait pour base l'alphabet manuel, appelé dactylographie ou dactylographie. Dans cette méthode, les doigts, par leurs mouvements, représentent les lettres et les mots. L'abbé de L'Epée sentit l'insuffisance de ces deux méthodes, ainsi que de la méthode par estampes; il chercha mieux, et trouva sa méthode des signes combinés. Ici, les gestes expriment la pensée plutôt que les mots; cependant ils sont soumis à des règles grammaticales. Ce langage par gestes reçut le nom de *mimique*. Il put s'adapter également à l'instruction des sourds-muets de toutes les nations, car dans toutes les langues la même pensée s'exprime par la même geste; le geste est une langue universelle. Quelquefois l'abbé de L'Epée pointait à sa mimique l'enseignement de vive voix; il réussit même à faire parler quelques élèves.

Pendant seize ans, l'abbé de L'Epée prodigua à tous les sourds-muets qui se présenterent à lui les soins les plus touchants; il n'était pas seulement leur instituteur, il était leur père et leur ami; il partageait avec eux tout ce qu'il possédait, et il n'avait que le strict nécessaire. Cette admirable conduite fut connue, malgré la modestie de l'abbé de L'Epée. Ses amis le déclarent à publier sa méthode et à ouvrir des cours publics. Son livre de *l'Institution des Sourds-Muets par la voie des signes méthodiques* parut en 1776, et fut accueilli avec enthousiasme dans toute l'Europe.

L'abbé de L'Epée occupait alors un appartement rue des Moulins, n° 14. Un jour, il se préparait à dire la messe à Saint-Nicolas, lorsqu'un inconnu demanda à remplacer l'enfant qui la servait ordinairement. Après la messe, l'étranger suivit l'abbé à son école; après la leçon, le visiteur présenta un petit paquet à l'abbé de L'Epée, et le pria d'accepter comme un souvenir de l'adulation qu'il lui avait inspirée. C'était une magnifique tabatière enrichie de pierres et ornée du portrait de l'empereur d'Allemagne Joseph II; l'inconnu était l'empereur lui-même, Louis XVI et Marie-Antoinette visitèrent plusieurs fois les écoles de l'abbé de L'Epée et le comblèrent de bienséances. Les souverains étrangers envoyèrent près de lui des hommes instruits pour étudier sa méthode et à proposer dans leurs Etats.

L'abbé de L'Epée avait atteint l'apogée de sa gloire en 1789; il avait formé des disciples dignes de continuer son œuvre; il ne lui restait plus rien à faire sur terre; sa tâche avait été dignement remplie. Le 25 décembre, il quitta donc cette vie et remonta au sein de Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Une foule immense le suivit jusqu'à la chapelle Saint-Nicolas, où son corps fut placé. L'Assemblée nationale envoya une députation à son convoi. Dix-huit mois après, le 21 juillet 1791, l'Assemblée constitutive décrète que l'abbé de L'Epée serait mis au nombre des hommes qui ont bien mérité de l'humanité. La sécheresse, qui déchire si souvent ces brevets d'immortalité donnés par les contemporains, a ratifié celui-ci. L'abbé de L'Epée est un des saints du calendrier des peuples.

La statue inaugurée à Versailles est l'œuvre de M. Michaud, œuvre gratuite. Cet artiste a offert son talent à la commission chargée d'ériger un monument à l'abbé de L'Epée, en refusant toute indemnité. Ce monument se compose d'un piédestal simple, formé par deux rangs de degrés en marbre ciselé de Soignies (Hainaut belge); le dé et le socle sont formés de deux morceaux bouchardés du même marbre, ornés seulement d'arêtes ciselées. Sur la face nord est cette inscription :

L'ABBE DE L'EPÉE,

PREMIER INSTITUTEUR DES SOURDS-MUETS,
NÉ À VERSAILLES,
LE XXIV NOV. MDCCXII.

Le piédestal est assis sur une plate-forme encastrée dans un parpaing de granit de Cherbourg, qui sert d'appui à une grille d'entouragement en fer fondu. La statue a 2m 50 de hauteur; le piédestal, 2m 71. L'abbé de L'Epée est représenté debout; il vient de découvrir le langage des gestes intelligents. Ses yeux, dirigés vers le ciel, semblent renouveler Dieu de l'inspiration qu'il vient de recevoir; son geste exprime ce mot : Dieu!

La cérémonie a eu lieu à une heure. Elle n'a été digne ni de l'abbé de L'Epée ni de Versailles. Cette ville, si habillée aux fêtes royales, eut pu mieux faire pour un de ses grands hommes. C'eût été pas une barrière de cordes et de grossiers morceaux de bois qu'il fallait opposer à la foule; ce n'étaient pas quelques gardes nationaux trop largement espacés, quelques gendarmes; c'eût été le clergé tout

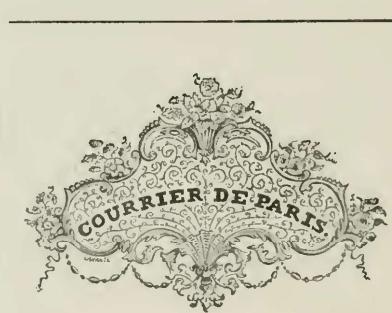
entier avec l'évêque en tête, c'étaient les autorités militaires escortées de nombreux détachements de tous les corps de la garnison, c'étaient les administrations, les membres du parquet, les professeurs du collège; c'étaient enfin tout ce que Versailles renferme d'hommes éclairés, qui envoient dû formier cercle autour de la statue de l'homme illustre, afin de faire venir au peuple qu'on sait, en France, honorer la vertu.

Le préfet, le maire, le conseil municipal, un assez grand nombre de sourds-muets, quelques membres de la commission, le sous-intendant militaire et deux officiers, venus par curiosité, occupaient seuls l'enceinte réservée; en dehors, la foule était nombreuse. A une heure, quelques coups de canon, parti de l'Hôtel-de-Ville, annoncèrent le commencement de la cérémonie. La toile qui couvrait la statue fut enlevée, et l'image de l'homme de bien fut saluée avec enthousiasme par la foule.

Le préfet de Seine-et-Oise prononça alors un discours, comme président de la commission des souscripteurs, pour offrir à la ville la statue de l'abbé de L'Epée. M. le maire fit un discours pour accepter, au nom de la ville, l'offre des souscripteurs et pour les remercier. Les deux orateurs firent preuve d'une sorte de mérite, qui fut vivement soutenu sous des rayons solaires qu'on pouvait estimer à 30 degrés; ils furent très-courtis à défaut d'intérêt, c'est beaucong. Un membre de la commission lui ensuivit une notice biographique sur l'abbé de L'Epée, qui fut applaudie.

Le doyen des professeurs de l'Institut royal de Paris, M. Ferdinand Berthier, dont le *Mémoire sur les Sourds-Muets avant et depuis l'abbé de L'Epée* a été couronné il y a trois ans par la Société des Sciences morales de Versailles, prononça ensuite un *discours mimique* sur la solennité du jour. Il s'adressait à ses frères d'infortune, aux sourds-muets, qui entouraient la statue de leur père. Il y avait vraiment quelque chose du sublime, de touchant, dans ces gestes si animés, si expressifs, si bien compris par les sourds-muets. Les yeux de ces infirmes, comme ceux de leur maître, resplissaient d'intelligence. On y lisait facilement ce qui se passait dans leur âme: ils s'exprimaient avec une admirable attention la minuscule de M. Ferdinand Berthier; leurs traits mobiles exprimaient tour à tour la joie, la douleur, l'enthousiasme; on leur parlait de leur père, de celui qui leur avait donné plus que la vie, de celui qui avait ouvert leur cœur aux nobles sentiments et leur esprit à la science.

Ce discours, généralement senti, sinon parfaitement compris, a causé une émotion profonde dans toute l'Assemblée. M. Ferdinand Berthier a eu, après l'abbé de L'Epée, tous les honneurs de la journée.



On s'est beaucoup occupé du triste événement qui a jeté la désolation dans la famille d'un poète célèbre, M. Victor Hugo. Le récit de cette catastrophe est douloureux et fatal: une jeune femme et son jeune époux, tous deux distingués par l'esprit et le cœur, tous deux pleins de bonheur et de tendresse, meurent et disparaissent dans les flots en un instant, ensemble, par un trépas rapide, sans qu'aucune main secourable ait eu le temps de les disputer à la mort; un parent d'un âge plus mûr, compagnon de cette funeste journée, et un jeune enfant, sont enlouis avec eux.

Sans doute, devant de tels malheurs, toutes les douleurs sont égales. La pauvre mère obscurie, ignorée, qui perd sa fille, son amour, son avenir, pleure des larmes aussi désolées que les larmes versées par une mère riche et illustre sur la tombe de son enfant; souvent même les regrets sont d'autant plus profonds et immenses, que la condition de l'enfant qui meurt ou qui meurt le plus est plus cachée et plus humble. C'était tout mon bien! dirait une simple femme du peuple en embrassant avec désespoir le cadavre glace de sa fille.

Il faut reconnaître cependant que l'éclat du nom et la hauteur de la situation ajoutent quelque chose de particulièrement sinistre à ces funèbres aventures. Les pauvres et les obscurs semblent faire pour souffrir et pour porter leur peine; comme ils n'ont guère à prendre dans le bouleau d'ici-haut, quand le mal leur arrive, on ne s'en étonne que médiocrement; on dirait que cela leur est dû et vient de soi-même. Mais quand ils frappent les heures de ce monde, ceux qui moins qui semblent heureux parce qu'ils ont la richesse, le bruit, la renommée, ces coups inattendus ont un cruel retentissement, car c'est l'effet de ces rares fortunes de faire croire au bonheur malfaisant, jusqu'au moment où quelque catastrophe subite et sans remède vient prouver que mal n'est assuré d'échapper aux communes douleurs.

Le déplorable événement s'est accompli sur la Seine, de Villey à Caudebec. Un canot grec de deux voiles auriques avait été aperçu, vers midi trois quarts, par le capitaine d'un

bâtiment à vapeur; une demi-heure à peine s'était écoulée, quand le bruit se répandit au rivage que le canot avait chaviré; on se porta en toute hâte du côté où le désastre était signalé. Peut-être sauvera-t-on ces malheureux? Mais il était trop tard : la mort, quand elle s'y met, n'est pas patiente et n'attend guère; or, la mort avait déjà pris ses victimes et ne rendit que quatre corps sans vie; on reconnaît dans ces infirmes M. Vacquerie et sa femme, madame Charles Vacquerie, fille de M. Victor Hugo.

Ils étaient confiés à cette onde homicide, tout pleins de souffrance et de gaieté; le ciel était beau, le soleil jouait dans l'azur, la brise caressait le flot mollement, et les deux jeunes époux s'aimaient de toute la vivacité d'une union nouvelle.

Quelle joie! Comme il sera doux de glisser sur la surface de ce lieu amé, et de rejoindre sa vue des beautés de sa rive! Allons! que la voile se déploie! que le vent l'effleure de son souffle chargé des parfums de l'air et de la fraîcheur des eaux! Bons, beaux, aimants, aimés, laissez aller, ô heureux jeunes gens! laissez aller votre tendresse et votre bonheur au courant de ce flot si limpide. Que grâces rendrez-vous? Est-ce qu'il y a des tempêtes pour tant de jeunesse et d'amour? Et puis, au retour, vous conterez votre voyage, et la jeune femme parlera en riant de sa grande navigation; et ceux qui écouteront son mal et gracieux récit souriront à leur tour, disant que Christophe Colomb et Vasco de Gama n'ont jamais rien fait de comparable.... Un coup de vent a changé toute cette joie en douleur, et fini le conte joyeux en tragédie.

Madame Charles Vacquerie était l'aînée des enfants de M. Victor Hugo; elle s'était mariée, depuis quelques mois seulement, à M. Vacquerie, jeune homme très-riché, qui avait cherché dans mademoiselle Hugo, non pas un accroissement de fortune, — les poètes n'ont pas de grosses dotis à donner, — mais d'autres trésors plus précieux, l'élegance de l'esprit, la bonté du cœur et la grâce du corps que mademoiselle Hugo possédait.

On raconte qu'un peu avant sa mort funeste, la pauvre jeune femme écrivait à peu près ceci à quelqu'un de Paris : « Ma chère amie, je suis ici depuis un mois, mais si heureuse et si dépendante entourée de tout ce qui fait le bonheur, que de temps en temps je me surprends à avoir peur de mon bonheur même; il me semble que cela est trop doux pour durer longtemps; puis cependant je me rassure en songeant qu'à cette joie si grande il manque quelque chose; je n'ai pas larme lourde près de moi. »

M. Victor Hugo a dit, en jetant un regard mélancolique sur les trépas prémaîtrés :

Ah! combien j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Le poète ne savait pas qu'il ajouterait un jour à la liste douloureuse le nom de sa propre fille, morte à la fleur de l'âge.

Le même jour, on lisait dans les journaux que le jeune comte de Malitzan, âgé de dix-neuf ans, fils d'un ministre du roi de Prusse, s'était noyé en se baignant dans la Sprée, tandis que mademoiselle de Lasalle, fille unique d'un officier d'ordonnance de Sa Majesté Louis-Philippe, venue à Pau pour assister aux fêtes de l'inauguration de la statue d'Henri IV, mourut en quelques heures, d'une fièvre rapide. Et que serait donc si les journaux tenaient compte, un à un, de tous les trépas que chaque jour amène? Ils ne citent que les morts de bonne maison, ils n'inscrivent que les tombes qui peuvent exciter la curiosité et attirer les regards des passants; mais les autres arrivent par centaines, par milliers!

O meurt de toutes parts, en haut et en bas, à toute heure, à toute minute, à toute seconde. Il y a toujours, à côté de vous pres de vous, quelqu'un qui meurt ou va mourir; et ceux qui vivent, c'est-à-dire nous tous qui avons encore le pied ferme et le teint frais, nous ne sommes, après tout, comme l'a dit Pope, que des convalescents: la mort est, en effet, une maladie que les plus dispos portent avec eux sans qu'ils y songent; cette maladie les prendra au collet aujourd'hui, demain peut-être, et, à coup sûr, après demain.

Je connais de très-honnêtes gens qui ne veulent pas y croire, et, entre autres, Hilaire-Charles-Auguste Bonaventure, mon ami intime; Bonaventure a trente-six ans: c'est un gros garçon insouciant, réjoui, annonçant la santé par tout son corps et la gaieté par tous ses yeux; sur ses épaules, sur sa poitrine, sur son allure robuste et résolue, je noterie le plus nécrophile délivrera sans objection un certificat de vie éternelle.

On ne dira pas que Bonaventure ne fait pas honneur à sa personne et qu'il ne témoigne pas une entière confiance à lui-même; il est tellement convaincu au contraire de sa force et de sa santé, qu'il n'admet pas que les autres soient faits autrement que lui. S'il rencontre un pauvre diable aîné: « A Monsieur! s'écrie-t-il, le gaillard plaisir! ce vent se rendra intéressant! ça s'en fait accroire! » Un jour, nous descendions ensemble, bras dessus bras dessous, la rue du Faubourg-Montmartre, un couvoi funebre, qui s'acheminait au cimetière, vint à passer: « Qui est-ce que cela? me demanda mon Bonaventure? — Eh! parbleu! un disje, c'est un cheval qui tient en terre, — Laisse donc, reprit Bonaventure, tu veux rire; est-ce qu'on meurt? est-ce qu'il y a des morts? » Un autre jour, passant devant un magasin d'insolite souffre, — c'était un magasin de deuil: — « A quoi cela servira? dit mon homme d'un air jovial.

Bonaventure aurait pu m'adresser la même question, à chaque coin de rue: le magasin de deuil se multiplie, en effet, avec prodigalité par toute la ville; il n'y a que les chapeurs, les caleçons, les restaurateurs, les marchands de papier peint et les patissiers qui pullulent autant que lui. Ceci contraint singulièrement l'opinion de mon ami Bonaventure, qu'il n'y a pas de morts et qu'on ne meurt pas; on bien, à l'entendre, si la chose arrive, ce n'est que par hasard et pour les malades.

Bendouk toutesfois justice au magasin de deuil; s'il encontre la ville de plus en plus, s'il échappe aux regards ses voiles funèbres et ses cloches mortuaires, il fait du moins de son

mieux pour adoucir le fond lugubre de ses fonctions : le magasin de deuil est élégant, coquet, paré ; quelques-uns sont magnifiques ; il est impossible de vous offrir d'une manière plus recherchée et plus galante les moyens de porter le vêtement de votre douleur et d'honorer votre désespoir.

Le comptoir ordinairement est occupé par des jeunes filles qui dissimulent, par toutes sortes de sourires et de prévenances, la tristesse de l'emploi : « Est-ce un grand deuil ? est-ce un demi-deuil que madame désire ? Ah ! bon, madame, je le malheur de perdre son mari ; très-bien ! j'ai justement là ce qu'il lui faut : une étoffe charmante qui lui ira à ravir ; je conseillerai à madame de prendre cette nuance, cela fait bien, cela est bien porté ! »

Les marchands de deuil sont comme les médecins, comme les employés aux pompe funèbres, comme le horneur ; ils s'oublient eux-mêmes et vivent agréablement et le sourire sur les levres au milieu des plus grandes tristesses de ce bas monde. Ce que c'est que l'habitude !

Au moins cependant qu'il y a de singulières industries. Supposons que le docteur Dumont, et cela pourrait bien arriver avec un alchimiste de sa force, découvre enfin l'élixir de longue vie ; voilà tous les marchands de deuil ruinés du coup !

Le marchand de deuil se trouve ainsi placé dans une situation bizarre : comme homme et comme partie intéressée, il désire naturellement que l'humanité se porte bien et vive le plus longtemps possible ; mais comme marchand, il est obligé de faire des veux pour la fièvre, la pleurésie, l'apoplexie et les morts subites. — Le jour où un livre une grande et sanglante bataille, le marchand de deuil est à la hanche et se frotte les mains. — « Les affaires vont mal, » s'écrie en chantant avec sa femme, dans son arrière-boutique, un marchand de deuil qui n'a pas eu de morts depuis huit jours parmi ses clients. — Annonce-t-on une peste : « Ca va bien, » dit-il.

N'avais-je pas raison de dire : Quel singulier commerce ! Sortons de cette nécropole et parlons un peu des vivants.

Le château d'Eu est silencieux maintenant, et le flot, en se refermant derrière le yacht qui reconduisait dans son île S. M. britannique, a effacé jusqu'à la dernière trace de ce bruit pour rien ! Un fait qui excitera sans contredit plus de sensation au faubourg Saint-Antoine, au Marais et au boulevard du Temple, que le débarquement de S. M. la reine Victoria au Tréport, c'est la nomination de M. Marty aux fonctions de maire de Charenton. Je n'ai pas envie de rappeler ce que c'est que M. Marty ; qui a oublié M. Marty ? Son nom vit dans la mémoire de tous les cœurs sensibles ; son souvenir est présent à tous les amis du malheur et de la verte ; pendant trente-cinq ans, M. Marty a rempli dans les mélodrames du théâtre de la Gaîté l'emploi d'honneur humaine, et il faut dire que ce n'était pas une comédie qu'il jouait ; M. Marty était naturellement, et il est encore le meilleur homme du monde.

M. Guibert de Pixérécourt, l'Alexandre Dumas de ce temps-là, brillait alors tout l'éclat de son succès ; on ne frémisait, on ne pleurait que par M. de Pixérécourt : *Télévis, la Citerne, les Ruines de Babylone, le Chien de Montargis*, et tant d'autres chefs-d'œuvre de la même tempe, faisaient l'admiration universelle. M. Marty ne manquait pas d'y remporter son rôle ; il n'y avait de fete complète et de succès solide qu'autant que M. Marty s'en était mérité.

Une fois cependant, M. Guibert de Pixérécourt le pressa si fort qu'il se devida à jouer le personnage du *traître*. Le parterre était stupéfait et disait : « Est-il possible ? Est-ce bien lui ? » M. Marty lui-même semblait embarrassé de sa sécheresse de hasard ; on voyait qu'il n'était pas fait pour cela ; il n'en dormit pas de la nuit, et ne voulut plus reconnaître le lendemain. — Quand il repartit avec son amie d'honneur vertueuse, ce fut un tonnerre d'applaudissements ; on lui jeta des couronnes comme à un saint que le démon aurait voulu tenter et qui aurait en vain prononcé le tentateur.

Depuis ce moment, M. Marty ne dévia plus du chemin de la vertu et du malheur. Que de fois il fut persécuté ! que de fois exilé ! que de fois dépossédé par le crime de ses honneurs et de ses biens ; que de fois injustement condamné ! que de fois chargé de fers ! que de fois sur le point de livrer sa véritable tête à la hache ! Mais que lui importait ! M. Marty supportait l'humiliation, la misére et l'injustice des hommes avec une résolution inaltérable ; il ne cessait pas de dormir un seul instant du sommeil du juste, tandis que le traître, qui lui jouait tous ces mehans tours, n'avait, pour tout repos, qu'un oreiller rembourré d'épines.

Oui ne se rappelle l'accent plein de résignation avec lequel M. Marty s'écriait quelque part : « Persécuté par mes concitoyens, victime d'un arrêt injuste, je me retrai à Lanzanne, où j'exercerai, pendant vingt-cinq ans, le métier honnête, mais peu lucrative, de tisserand. »

Aussi M. Marty, pendant cette longue carrière de persécutions et d'humiliations, ne trouva-t-il jamais une des gouttières sensibles, des bouches pleins d'humour et des lachas qui ne comprenaient pas. Qui aurait pu se déider à faire seulement une égratignure à ce brave homme ?

Le dénouement de la carrière de M. Marty a prouvé, en fait, la vérité de cette maxime préchée par le mélodrame classique, à savoir que la vertu est toujours tard récompensée : M. Marty s'est retiré depuis quelques années avec une petite fortune, fruit légitime d'une vie laborieuse et de succès mêrités ; il a une charmante maison des champs, il respire un air pur ; il jouit de l'estime de ses concitoyens, qui ne le persécutent plus. Dieu merci ! Les électeurs municipaux de Charenton le nomment leur maire à l'unanimité, et le ministre confirme l'élection ; les électeurs ont raison, le ministre n'a pas tort, et vive cet excellent M. Marty !

— Les théâtres sont dans un état de déplorable déplorable : depuis un mois ils ont à peine mis au jour un embryon de vaudeville ; pourquoi se donneraient-ils, en effet, la peine de créer et de mettre quelque chose au monde ? A quoi bon ? Le ciel est beau ; l'automne nous invite à ses derniers jours de soleil et d'azur ; bientôt novembre, le sombre novembre, au

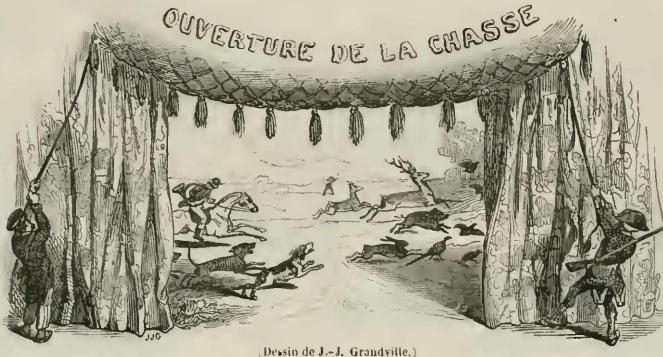
front humide et chargé de brouillards, attristera le ciel, et de son souffle mortel hâtera la prairie et enlevera à l'arbre sa dernière feuille. Jonissons donc de ce suprême sourire de la douce saison. Allons aux champs si nous pouvons, si nous avons un coin de charme, ou seulement si notre génie nous ouvre la barrière pour quelques jours, et nous dit : Va devant toi, à la grâce de Dieu !

Voilà pourquoi les théâtres sont stériles et déserts ; c'est qu'en effet une moitié de Paris court sur la grande route ou se repose dans sa maison des champs, tandis que l'autre moitié

se promène le soir au boulevard, aux Tuilleries, aux Champs-Elysées, partout où ce pauvre prisonnier peut trouver une apparence d'air libre et de verdure.

Novembre venu, tous les déserteurs reviendront : le Paris fantaisie, le Paris pittoresque, le Paris bucolique, le Paris errant, le Paris-clétain rentrera chez lui : alors il reprendra ses airs mondaus et viendra perdre, à la pâle lueur des bougies et des lustres, le hale de sa vie champêtre.

En attendant, mes chers amis, roulons-nous un peu sur l'herbe, tandis qu'il en est encore temps.



Dessin de J.-J. Grandville.

Pour un observateur, ami de la flânerie, il est évident qu'à cette époque de l'année une espèce de fièvre s'empare d'une certaine partie de la population parisienne. Cette fièvre est toutefois inconnue à nos médecins ; je l'appellerai fièvre cynégétique : c'est toujours bon de donner un nom grec à une fièvre quelconque. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçus, vous qui parcourrez les boulevards pour regarder les belles dames qui passent ; mais moi, qui ne m'occupe plus de ces drôleries, à mon grand regret, je vous assure ; moi qui fréquente les armuriers, qui entretiens des relations suivies avec les marchands de carniers et autres ustensiles de chasse, je vois chez ces messieurs une recrudescence de visites égale à celle qu'ils éprouvent les confiseurs aux approches du Jour de l'An. Le 1^{er} ou le 10 septembre arrive, et pour les chasseurs ce jour est le plus solennel de l'année : on va, on vient, on s'informe ; chez un tel on trouve des heures nouées qui font sortir le crapu : « Il faut que je m'en procure, car mon fusil écarlate ; » ailleurs on vend des poudrières, des sacs à plomb, dont l'ingénieux mécanisme abrège le temps que l'on met à charger : « Vite, courrons-y, car un jour d'automne ne saurait trop économiser le temps. »

Vous ne pouvez pas sans faire une idée de la facilité qu'ont certains chasseurs à délier les cordons de leur heure qu'il suffit de se débarrasser de la chasse. Le parterre était stupéfait et disait : « Est-il possible ? Est-ce bien lui ? » M. Marty lui-même semblait embarrassé de sa sécheresse de hasard ; on voyait qu'il n'était pas fait pour cela ; il n'en dormit pas de la nuit, et ne voulut plus reconnaître le lendemain. — Quand il repartit avec son amie d'honneur vertueuse, ce fut un tonnerre d'applaudissements ; on lui jeta des couronnes comme à un saint que le démon aurait voulu tenter et qui aurait en vain prononcé le tentateur.

Depuis ce moment, M. Marty ne dévia plus du chemin de la vertu et du malheur. Que de fois il fut persécuté ! que de fois exilé ! que de fois dépossédé par le crime de ses honneurs et de ses biens ; que de fois injustement condamné ! que de fois chargé de fers ! que de fois sur le point de livrer sa véritable tête à la hache ! Mais que lui importait ! M. Marty supportait l'humiliation, la misére et l'injustice des hommes avec une résolution inaltérable ; il ne cessait pas de dormir un seul instant du sommeil du juste, tandis que le traître, qui lui jouait tous ces mehans tours, n'avait, pour tout repos, qu'un oreiller rembourré d'épines.

Oui ne se rappelle l'accent plein de résignation avec lequel

M. Marty s'écriait quelque part : « Persécuté par mes concitoyens, victime d'un arrêt injuste, je me retrai à Lanzanne, où j'exercerai, pendant vingt-cinq ans, le métier honnête, mais peu lucrative, de tisserand. »

Aussi M. Marty, pendant cette longue carrière de persécutions et d'humiliations, ne trouva-t-il jamais une des gouttières sensibles, des bouches pleins d'humour et des lachas qui ne comprenaient pas. Qui aurait pu se déider à faire seulement une égratignure à ce brave homme ?

Le dénouement de la carrière de M. Marty a prouvé, en fait, la vérité de cette maxime préchée par le mélodrame classique, à savoir que la vertu est toujours tard récompensée : M. Marty s'est retiré depuis quelques années avec une petite fortune, fruit légitime d'une vie laborieuse et de succès mérités ; il a une charmante maison des champs, il respire un air pur ; il jouit de l'estime de ses concitoyens, qui ne le persécutent plus. Dieu merci ! Les électeurs municipaux de Charenton le nomment leur maire à l'unanimité, et le ministre confirme l'élection ; les électeurs ont raison, le ministre n'a pas tort, et vive cet excellent M. Marty !

— Les théâtres sont dans un état de déplorable déplorable :

depuis un mois ils ont à peine mis au jour un embryon de

vaudeville ; pourquoi se donneraient-ils, en effet, la peine de

créer et de mettre quelque chose au monde ? A quoi bon ?

Le ciel est beau ; l'automne nous invite à ses derniers jours de

soleil et d'azur ; bientôt novembre, le sombre novembre, au

voirs êtes dans une erreur grave, où vous resterez probablement jusqu'à la consommation des siècles, si je n'étais pas venu là tout exprès pour vous en tirer. L'objection que vous me faites est exacte pour toute espèce de chose, excepté pour le gibier lors de l'ouverture de la chasse. Les perdeaux afflueront à la halle ; mais le nombre des acheteurs est augmenté de tons les chasseurs maladroits qui, s'étant pourvus de fusils neutres, de guêtres neuves, de carniers neutres, veulent prouver qu'ils n'ont pas fait une dépense inutile. Si, le jour de l'ouverture de la chasse, on amena à Paris tous les perdeaux, lièvres, caillies, faisans et lapins qui volent ou courrent sur les terres de France, ils ne suffiraient pas aux besoins des consommateurs. Des marchands vont se placer hors barrière, attendant les chasseurs malheureux ; les braconniers les guettent sur la route, au coin des bois, et là ces beaux messieurs à gants beurre frais, à barbe de houï, remplissent leur carnier et le coffre du tulbury. La veille de l'ouverture, le braconnier fait des tournées extraordinaires ; il déploie tout son arsenal de filets, de collets ; il force la recette, car il sait bien que le lendemain son profit sera double ; que dis-je ! il sera triplement doublé ; car il gagnera d'abord ce que la chassière aurait gagné, et puis, le beau monsieur faisant un marché honnête, se dépêche de payer ce qu'on lui demande, et se sauve au grand trot pour ne pas être surpris en flagrant délit. Je pourrais citer un fashionnable de ma connaissance qui, la nuit, près de Saint-Mandé, acheta trente pièces de gibier, parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de peaux de lièvres ou de tapins rebouffées de foin. Il ne perdit pas tout, car le lendemain il eut de quoi faire bien déjeuner son cheval.

Le chasseur parisien se divise en quatre catégories : 1^{re} le bon et vrai chasseur ; 2^e le classeur fashionnable ; 3^e le chasseur épicier ; 4^e le chasseur de conscience. Je vais vous donner la description exacte des quatre espèces.

Paris renferme dans son enclos continué un grand nombre de bons chasseurs, et je professe pour eux la plus haute estime. On les reconnaît de loin à la manière calme, raisonnée, réfléchie, dont ils battent la plaine, à la sévérité de leur costume, à la propreté de leur carnier, manœuvrant au moins geste, au moins mot. Ils ne tirent jamais au hasard dans une compagnie de perdeaux ; si l'on invente un fusil nouveau, tirant cinquante coups par minute, cent coups sans amorcer, ils l'achètent ; ils ont bien raison, ces dignes gobe-moustaches ; posséder une arme qui fonctionne aussi vite est un avantage inappreciable ; il ne manque plus qu'une chose, c'est l'occasion de la faire fonctionner.

Le chasseur parisien est dans une surrexitation nerveuse, dont le remede ne peut se trouver qu'en rase campagne. Si vous le retenez à la ville, une fièvre cérébrale s'empare de lui, sa tête déclara comme un malon trop mûr. Napoléon démit la veille d'Austerlitz, les Russes et les Autrichiens le prosecueraient bien moins que les perdeaux et les lièvres ne préoccupent nos fashionables et nos épiciers. Heureux ceux qui, semblables à Napoléon le Grand, ont pu dormir ! ils ont rarement envie de perdeaux, fleuves de lièvres et de lapins courant entre leurs jambes, coups doubles, triples, quadruples, carnassières pleines, montagnes de gibier mort. Qui en feront-ils ? direz-vous ; belle question, ma foi ! le fashionnable enverra des voitures chargées de bouteilles aux nombreuses belles dames qu'il courtise ; l'épicier, essentiellement exact et calculateur, verra tout ; il a déjà conclu son traité avec le marchand de volailles voisin ; et si, ce jour-là, il pousse la grandeur d'âme jusqu'à régaler sa tendre épouse d'un perdueau rôti, ce sera nécessairement un *poulard* non vendable. Au mois d'août il a spéculé sur les princesses, en septembre il spéculera sur le gibier ; il compte sur l'ouverture de la chasse comme un marchand de vin à compte sur la vendange.

Mais, direz-vous encore, demain la marchandise sera très-abondante, et par conséquent elle sera peu chère. Eh bien ! se promène le soir au boulevard, aux Tuilleries, aux Champs-Elysées, partout où ce pauvre prisonnier peut trouver une apparence d'air libre et de verdure.

Novembre venu, tous les déserteurs reviendront : le Paris

fantaisie, le Paris pittoresque, le Paris bucolique, le Paris errant,

le Paris-clétain rentrera chez lui : alors il reprendra

ses airs mondaus et viendra perdre, à la pâle lueur des bougies

et des lustres, le hale de sa vie champêtre.

En attendant, mes chers amis, roulons-nous un peu sur l'herbe, tandis qu'il en est encore temps.



(Le départ pour la chasse.)

chasser? pas du tout; il ressemble à ces gamins imberbes qui fument le cigare à contre-cœur pour se donner un air féroce et surtout pour faire croire qu'ils sont de fort mauvais sujets. Notre fashionable chasse pour avoir le droit de paraître au salon du château en veste élégante, en guêtres bien pincées, en cravate à la Colin négligemment flottante. Il compte beaucoup sur son costume, longtemps étudié, pour faire d'affreux ravages dans les coeurs tendres et très-sensibles de nos dames. Il a raison! on se réussit mieux avec des bottes d'un vernis irréprochable qu'un homme d'esprit avec des souliers ferrés. Aussi notre fashionable est-il la terreur des marmes; mais il est la providence du bûcheron, qu'il grossit régulièrement de 15 fr. par année, et du marchand de perdreaux, qui lui remplit tous les jours son carrié au moment du départ, moyen certain pour avoir du gibier au retour.

Le chasseur fashionable connaît le gibier rôti; chez Véry, au Café Auglaïs, il distingue fort bien un perdreau d'une bécasse, un lièvre d'un faisand; mais, une fois en plaine, le poil ou le plumage amenant d'autres combinaisons, toutes ses études ne sont plus assez fortes pour lui faire distinguer la chose. Un jour, je traversais la plaine Saint-Denis, j'allais à un rendez-vous de chasse à quelques lieues plus loin. Au milieu d'un champ de salsifis, je vis un beau mousieur, neuf des pieds jusqu'à la tête, hissant comme un caïeffe, ficelé sur toutes les coutures. Vacas un chien, lui n'en avait pas. Tout à coup je l'entends tirer: pa! pa... il court et ne ramasse rien.

« Monsieur! monsieur! me criait-il, avec la honte d'amener ici votre chien; je viens de tirer une caille et je n'en la trouve pas. »

L'Exam de a dit : « Aidez-vous les uns les autres, » Je suis hon chrétien, et je m'approche du beau mousieur.

Il y a donc des cailles par ici?

— Des cailles? il y en a par centaines; en voilà quatorze que je manque.

— Drôle! mais c'est char-

mant; alors, je m'arrête ici; je n'irai pas plus loin.

— Oh! si vous savez tirer, vous en aurez bientôt rempli votre carrière. J'ai tué la dernière que j'ai tirée, mais je ne la trouve pas.

— Je vais faire chercher mon chien. Où est-elle tombée?

— De ce côté.

— Allons, Modus, cherche, apporte. »

Modus parcourt le champ de salsifis, trouve une alouette morte, la secoue et ne l'apporte pas. Je vous dirai que Modus dédaigne l'alouette. Vous savez que cet oiseau aime à voltiger près des objets brillants; le costume du fashionable l'avait probablement attrayé, comme un miroir.

« Voilà ma caille! » s'écrie mon chasseur, se jetant à corps perdu sur sa proie.

— Vous appelez cela une caille? je dis-je.

— Certainement.

— Vous vous trompez.

— Et qu'est-ce donc?

— Un perdreau.

— Un perdreau! répondit-il tout enthousiasmé.

— Oui, monsieur. Il est jeune, c'est vrai, mais c'est un perdreau.

— Comment! j'aurais tué un perdreau!

— Et le mérite est d'autant plus grand que la pièce est plus petite. »

Le chasseur fashionable aime à suivre un bon chasseur en plaine. Si son compagnon tire, il tire aussi en même temps. Deux chances sont pour lui: si la pièce tombe, ou si on la jone à croix ou pile, comme cela se fait en pareil cas, il peut deviner juste, chose plus facile que de bien tirer. Dans cette circonstance, il soutient toujours que son coup a porté; il tenait la pièce au bout de son canon, il la laissait filer, il aurait pu la vendre, etc. J'avais un jour semblable discussion avec un beau mousieur que j'avais rencontré au champ d'honneur, et qui s'obstinait à me suivre comme mon ombre. Nous tîmes un perdreau ensemble; le perdreau tomba, et il fut complètement enveloppé, le menu. C'est perdu dans l'an, à quatre pas au moins sur la gauche,



Chasseur au canon, par J.-J. Grandville.



Le chasseur dévastateur, par J.-J. Grandville.

Ce brave homme tenait beaucoup à mettre ce perdreau dans sa carnassière encore vierge : je le lui laissai. Tout en chargeant nos fusils, j'examinais par hasard sa baguette, et à la hauteur démesurée dont elle dépassait son canon, je lui fis observer qu'il mettait double charge. Il voulut enlever le surplus avec son tire-bourre, mais bientôt nous fûmes certains que son coup n'était point parti : l'amorce seule avait éclaté.

— Croyez-vous encore, lui dis-je, que mon coup a frappé sur la gauche ?

— Oh ! pardon, monsieur ; je vais vous rendre le perdreau.

— Permettez-moi de vous l'offrir. ■

Fais le plaisir de faire un heureux ce jour-là. Il dissimulait au moins les trois quarts de son honneur, mais à sa figure on pouvait voir la complète satisfaction que son cœur éprouvait.

Un jour que, pendant l'entretien d'une belle journée de chasse, nous nous apprêtions à déjeuner sur l'herbe, chacun exhibait le contenu de son carriole ; un beau monsieur de notre compagnie n'avait rien à montrer, ce qui lui donnait une comédie fort embarrassante. Tout à coup le garde nous dit qu'il connaît un hêtre au gîte, et demande si quelqu'un veut le tirer : « J'y vais, s'écria le fashionable ; et tout le monde fut d'accord de lui faire les honneurs de ce hêtre, puisque nous avions tous tué plus ou moins de gibier, et qu'il n'avait rien encore. Nous le suivîmes en lui donnant des conseils : « Ne vous pressez pas. — Visez bien. — Tirez aux pattes de devant. — Tirez à la tête. — Tirez en plein corps, etc. » Où lui montre le lièvre blotti dans un sillon, et ayant l'air de songer, ainsi que doit faire au gîte tout lièvre bien appris. Le coup part : l'animal ne bouge pas. « Il est mort ! il est mort ! » dit notre chasseur apprendi. Aussitôt il



Le chasseur fashionable, par J.-J. Grandville.

court, le ramasse, et l'apporte triomphant : « Savez-vous qu'il sent bien bon, votre lièvre ! » lui dis-je. Effectivement, il était tout roti, aristement piqué : il figura fort bien à notre déjeuner, dont il fut le plus bel ornement.

Le chasseur épicer ! Déjà plusieurs fois j'ai décrit des animaux oubliés par Buffon ; c'est le véritable moment de compléter l'œuvre² de notre grand naturaliste.

Le chasseur épicer est souvent, plombier, maçon, marchand de vin, d'huile, de bas, de pruneaux, enfin c'est un marchand quelconque ; il est riche, il aime la chasse ; mais il veut chasser sans qu'il lui en coûte rien. Pour ce faire, il loue des terres, des bois, y place un garde ou plusieurs gardes, et puis il lance ses prospectus. Il prend dix actionnaires qui paient seuls tous les frais. C'est comme dans les mines de charbon, de fer, d'argent ou d'or, où les fondateurs se réservent tous les bénéfices lorsque bénéfice il y a. Ses bois sont garnis de lapins, à ce qu'il dit ; si l'on tuait à discréption, bientôt la chasse serait détruite ; aussi a-t-il grand soin, dans son règlement, d'insérer un article conservateur par lequel il est sévèrement interdit de tuer plus de douze lapins par jour. Voyez-vous avec quelle adresse le hameau est cache sous l'appartement ? « Diable, dirent les gobemouches, douze lapins ! sans compter les lièvres, les faisans, les perdrix et les cailles, dont le nombre n'est pas limité ; ma foi, c'est un beau pis-aller. Notez bien que je puis tuer tout cela chaque jour : prenons une action... Et si j'en prenais deux ! je pourrais tuer vingt-quatre lapins, toujours sans compter les lièvres, les



Députation du gîte reconnaissant à la Chambre des Paix, après la discussion de la loi sur la chasse. — Dessin de J.-J. Grandville.

faisans, les perdrix et les cailles ; prenons deux actions... Vous allez croire peut-être que ceci est une mauvaise plaisanterie. Eh bien ! faites-moi l'honneur de venir me voir rue Saint-Georges, 35, et je vous montrerai des preuves incontestables

vérées et signées ; je vous dirai même tout bas, dans le tuyau de l'oreille, le nom du gobemouche qui, ayant pris deux actions pour avoir le droit de tuer vingt-quatre lapins par jour, en a tué deux dans toute l'année.

Le chasseur épicer a tous ses actionnaires ; il chasse pour rien ; chacun lui donne six ou huit cents francs par année ; le voilà converti de tous ses frais, et même il lui reste un petit bon qui doit servir dans ses prévisions à payer les voitures,

diligences, concours et autres véhicules. « C'est bien, dit-il; à présent, si je faisais entrer deux actionnaires de plus, ce serait pour moi un bénéfice réel. Parlent! voilà une heureuse idée. D'ailleurs, je me donne beaucoup de peine pour procurer du plaisir à ces messieurs; je suis garant de la chasse; tous les gérants possèdent des appontements, je n'en ai pas, et toute peine mérite salaire. » A la première réunion, il parle de dépenses imprévues, de lièvres et lapins achetés et lachés pour peupler les bois, de perdreux, de faucons élevés pour créer une chasse vraiment royale. Ses associés tremblent que ces précautions oratoires ne tendent à leur demander un crédit supplémentaire; ils se trouvent heureux d'en être quitte pour deux nouveaux venus, qui, d'ailleurs, sont fort maladroits, à ce que dit le chasseur-épicier.

Le voilà donc bien installé: il chasse en gagnant 1,600 francs par année. Bien de plus juste; car enfin, si ne chassait pas, il emploierait son temps à méditer sur les huiles, sur la cassonade ou sur les principaux, et ces méditations peu profitables le conduiraient probablement à des bénéfices réels tout aussi forts. Mais l'appétit vient en mangeant: laissez-le-t-il tour son gibier à la merci de tous? « Oh! ce serait dommage; il existe dans la plaine au moins soixante compagnies de perdreux; les actionnaires vont tout sacrifier le premier jour, si la veille de l'ouverture, j'en prends d'abord ma bonne part, sans préjudice de ma chasse du lendemain, cela se voudrait bien. Les gardes sont à mes ordres; je les paie; ils n'obéissent qu'à moi; j'ai des files, utilisez-les ce soir. On ne le saura pas; ces messieurs trouveront du déficit, qu'importe! Je le mettrai sur le compte des braconniers; ce ne sera point un mensonge. » Tout se passe exactement comme je viens de vous le dire, et voilà pourquoi vous trouvez chez les marchands de gibier tant de perdreux morts sans blessures apparentes. Un jour, je vais chez un entrepreneur de chasse la veille de l'ouverture; j'entre dans la salle à manger, je vois sur la table une montagne de je ne sais quoi, recouverte par une nappe; je la soulève machinalement, comme fit autrefois le comte Almaviva de la robe qui cachait le petit page, et je vois... cent cinquante perdreux morts! Mon intention était de prendre une action; vous êtes bien certain que je ne l'ai pas demandée. J'ai pris ma course, et j'ai fui aussitôt cette infâme caverne de brigand.

Le chasseur-épicier dans la chasse ne voit que le gibier mort. Donnez-lui le choix d'un lièvre qui court ou d'une pièce

de cinq francs qui roule, il se jettera sur la pièce de cinq francs. Certainement, il faut du gibier mort, mais ce n'est pas l'humain que d'un vrai disciple de Saint-Hubert. Avant tout, il cherche à se procurer des émotions; il jouit en voyant mourir ses chiens; une belle quête, un arrêt franc et ferme, ou bien la manière dont ils lancent, dont ils suivent, dont ils relevent un défaut, lui procurent des plaisirs qu'on ne saurait comparer à rien. A travers mille péripheries, il arrive au joyeux ballad. Demain, il recommencera.

Les jours suivants, tous les jours de l'année, et ses joies seront les mêmes. Citez-moi, si vous le pourrez, un autre plaisir qui, six mois après, se présente à votre imagination toujours avec la même face riante. Un lièvre force suivant toutes les règles de la vérité donne plus de véritable honneur que cent lièvres tués à l'affût. Bien des gens prendront ceci pour un paradoxe; que m'importe? j'estime fort peu ces gens-là.

Heureusement, toutes les chasses par actions ne sont pas gérées par des chasseurs épiciers; mais elles ont toujours l'inconvénient des associations, où chacun ne voit que son intérêt personnel, et tue tout ce qu'il peut tuer. Je compare une chasse par actions à une table-d'hôte, où les commis-voyageurs mangent à sa donner des indigestions dans le but de rattraper leur argent.

Dans ces chasses, on tue deux cents pièces le jour de l'ouverture; le lendemain on en tue trente; le surlendemain six, et puis plus rien ou presque rien. Pour avoir une belle chasse, il faut l'avoir tout seul ou bien avec un ami conservateur du gibier, chasseur loyal et galant homme.

gens, transplantés à Paris par des causes diverses, conservent tous le souvenir de l'ouverture de la chasse, qui, dans leur pays, était un jour de bonheur; ils espèrent le retrouver encore. C'est un besoin pour eux de se mettre en campagne, c'est un devoir qu'ils accomplissent, c'est enfin un aiguillon de conscience. Ils n'ont point de chien, mais ils en empruntent; tout ce que Paris renferme de roquets, de dogues, de caniches, est mis en réquisition ce jour-là; ils sont



Dessin de J.-J. Grandville.

persuadés qu'un chasseur doit avoir un chien: c'est un accessoire obligé qui me leur sera point utile; mais, escortés par cet animal, ils se croient à l'abri du ridicule. Ne possédant pas un mètre carré de terre, ni en pouvant pas louer, ils établissent de bonnes relations avec la blanchisseuse, la laitière du coin, la marchande d'asperges; dans le village, ils connaissent une nounrice qui allaita leur enfant; dans tel autre, ils ont une parente de leur cousine. Toutes ces dames vivent à la campagne, elles possèdent un jardin, une pièce de liserne grande comme un billard, où elles peuvent donner le droit de chasser. Le gibier n'y abonde pas, c'est vrai, mais leur demi-hectare est voisin des bois de M. un tel, de la superbe chasse de M. un tel; un jour d'ouverture, les perdreux, les lièvres, attaqués en tous sens, fuient dans toutes les directions, et le plus petit tapet de verdure peut receler de quoi enfler une carrière. D'ailleurs, ils ont entendu dire que l'année dernière, à pareil jour, un lapin fut tué près du village où ils comprenaient aller. Était-il lapin de garenne ou lapin des champs? c'est un point que l'histoire laisse indecise.

Cette partie est médiée six mois à l'avance; on en parlera six mois après; car le chasseur de conscience ne chasse jamais que le jour de l'ouverture. Au village, on trouvera du fait, des œufs, des fruits, du vin quelconque; les chasseurs porteront le classique pâle; s'ils ne rencontrent point de gibier dans les champs, ils seront certains, du moins, d'en attraper avec leur fourchette.

Ce qui pousse tous ces braves gens dans la plaine, c'est le souvenir d'un plaisir passé qu'ils se flattent de retrouver encore, c'est le désir de se créer un droit à détruire des habitudes, qui, sans cette excursion annuelle, manqueront de base. Pour pouvoir dire: « J'ai vu! » il faut avoir voyagé; si l'on veut raconter qu'on a tué, il faut aller à la chasse, et surtout que le voisinage sache bien que vous n'êtes point resté chez vous. Et puis c'est une distraction, une diversion aux travaux habituels, toujours ennuyeux par leur monotone périodique. C'est un ample déjeuner sur l'herbe, où chacun, racontant des hauts faits excentriques, fournit à son voisin une ample matière qui, le lendemain, servira de texte à sa faconde. J'ai entendu raconter la même anecdote par cent chasseurs différents, et toujours le narrateur du moment en était le héros.

Ils vont s'embusquer dans les haies qui séparent les hétages, et si quelque malheureux perdreau traverse les airs sur leur tête, cent coups de fusil partent à la fois; il n'en vole que plus vite, car vous avouerez qu'on aurait peur à moins; heureux si quelque chasseur n'a pas reçus les éclaboussures de cette mitraille lancée à tort et à travers. Rien n'est dangereux à la chasse comme la proximité de ces gens-là; leur fusil est toujours dans une position horizontale, les deux canons vous présentent sans cesse leur gueule brûlante prête à vous la mort. Si vous vous permettez quelque observation sur leur imprudence, ils sont assez sois pour vous dire que vous avez peur. Eh! parlent! oui, j'ai peur; mais si j'étais perdu je ne grandrais rien. Et puis la vie semble de tous ces vieux, aussi tapis, convertis d'une rouille seculaire, de ces carabiniers dignes de figurier dans un cabinet d'antiquités, est faite pour effrayer. Un jour d'ouverture, il en est des fusils comme des chiens; tout est mis en réquisition; chacun fouille son grenier ou sa cave pour y trouver de vieilles armes cachées en 1814; les marchands de bretzel lacent toute leur ferraille; les arquebuses à meuler, à rouer, les fusils de tempart, prennent l'air et reviennent le soleil. On rencontre en plaine des monstres qui s'illustrent à Fontenoy; s'ils ne crevent pas, c'est qu'ils ratent toujours. J'en ai cependant vu dont le coup partait assez régulièrement, et s'il n'éclatait point entre les mains du chasseur, on ne peut l'attribuer qu'à l'habitude qu'il s'était faite de ne point éclater, car l'oxyde qui le rongeait jusqu'à la moelle lui aurait fourni d'excellentes raisons pour cela. J'ai vu des pistolets d'argom montés sur une crose façonnée par le charbon du village. Vous pourriez servir de cible à une partie armé sans qu'il en résultât le plus petit accident, à condition toutefois qu'on viserait sur



(Un chasseur parisien (1), dessin de Cham.)

On croit généralement en province que les chasseurs de Paris ne tuent que des abeilles dans la plaine Saint-Denis. C'est une erreur. Les plus belles chasses de France sont dans les environs de Paris. En province, on pourrait les avoir plus belles, mais on ne fait rien pour cela. C'est à Paris seulement que les gens riches savent dépenser l'argent qui l'ont et même celui qui n'ont pas. Ceux qui en ont beaucoup affichent un grand luxe, ceux qui n'en possèdent guère veulent les imiter. On peut pourvoir dire: « Ma chasse, » comme on dit: « Ma voiture et mes chevaux. » Ces gens qui, pour avoir le droit de prononcer ces mots sonores: « Ma voiture, » se condamnent à maigrir l'ignorance matronale avec accompagnement de pomme de terre bouillies; car, accompagnées au naturel, cela ne coûte pas si cher que si on les rissolait dans le beurre!

(1) « Le chasseur parisien, dit Cham, se trouve généralement dans la plaine Saint-Denis. Là, il poursuit à marches forcées un chat de gouttière qu'il a pris pour un faisan; et il se fait aider dans ses recherches par un bon-dogue, un caniche ou autre chien du même style, après l'avoir dressé à sa façon, c'est-à-dire en lui attachant un osceau au col avec une ficelle pour lui donner la piste; lui-même tire le gibier au vol, en l'attirant au bout de son fusil, et, avec son cœur presque aussi échauffé que l'animal qu'il dévore, la tête tourbillonne, il échappe à la mort. Il frégra une quarantaine de coups de fusil sur un exode de Montfaucon, qu'il aura pris pour un chevreuil à la mandole. Malheureusement qu'il se trouve sur son chemin, un platé qui ne s'y trouve pas, qui n'attrape pas toujours devant lui, tirant une carpe, il crève l'œil d'un monsieur qui va dîner à ville. Ainsi, le chasseur parisien est la seule chose véritablement à chasser pour la sûreté publique. »

Certes, si en province on voulait louer des terres, y mettre des gardes, cléver les perdreux dont les nids sont détruits en fauchant les prairies artificielles, il en coûterait trois fois moins cher que dans les environs de Paris, et on aurait trois fois plus de gibier; le braconnage n'est nulle part organisé comme dans la capitale du monde civilisé. La compagnie du polet et de la plume est constituée régulièrement; elle a ses commanditaires, ses gérants, son directeur, son caissier, ses livres tenus comme dans une maison de commerce; elle entretient d's agents qui lui font des rapports journaliers sur le gibier qui garnit cette plaine; elle suit que tel garde est vigilant, que tel autre est ivrogne; elle suit les fêtes de village aussi bien que l'almanach; elle envoie des agents provocateurs qui paient à boire aux surveillants pendant que d'autres vont traîner le drap mortuaire sur les perdrix. Le cabinet du directeur est un quartier-général d'où chaque jour partent les ordres de destruction pour le nord ou le midi. Ainsi, recon-n'est oublié; chaque terre a son tour. On a laissé votre gibier bien tranquille pendant trois mois; par une belle nuit, l'on est rafle. On a su qu'un de vos gardes était allé voir son père malade, que l'autre avait un rendez-vous avec sa maîtresse, et voilà pourquoi vous n'avez plus de perdreux.

Je vous avais promis une quatrième espèce de chasseurs que je nomme chasseurs de conscience. Elle se compose des leurs boutiquiers possédant un fusil, de beaucoup d'éducatifs, de clercs d'huissiers, d'avocés, de notaires, enfin de tous les élèves possibles, de plusieurs garçons perruquiers, restaurateurs ou pâtissiers, de beaucoup d'ouvriers en chambre, de quelques portiers, enfin d'individus de toutes les classes, de tous les âges, de tous les métiers. Ces braves



(Feu de peloton sur une perdrix, par J.-J. Grandville.)

vous; car si l'on visait à côté, je ne répondrais de rien.

Tous ces chasseurs ou sol-suisant tels, tapis derrière leur haie, goutteux les chasseurs précurseurs de la chasse voisine; lorsque ceux-ci et leurs gardes s'éloignent, aussitôt ils avancent en plain dans l'espoir d'y gagner. Si, dans le fond, ils aperçoivent un homme portant bandoulière faisant mine de venir à eux, aussitôt, semblables à une volée de pigeons, ils fuient derrière leur haie, où, comme dans un fort inexpugnable, ils attendent l'ennemi de pied ferme, certains qu'ils sont de se trouver à l'abri du terrible procès-verbal.

Le chasseur de conscience ne chassant qu'un seul jour de l'année, ne prend jamais de port d'armes; ses quinze francs seront beaucoup mieux employés en munitions de bouche. D'ailleurs, à quoi bon? La laitière, la blanchisseuse, sont seuls ou consines des garçons champêtres; le hattier, le blanchisseur, sont maire ou adjoint; on n'a rien à craindre d'eux. Reste le gendarme, qui n'est point parent ou allié; mais il est à cheval, il a de grandes bottes, et à travers les fossés, les palissades qui bordent toutes les petites propriétés d'un village, on lui ferait voir du chemin. Un jour, deux gendarmes, après avoir vainement couru à travers champs à la suite d'un étudiant, trouvèrent un fossé qu'ils ne pouvaient pas franchir. Dans leur zèle pour l'exécution des lois, ils firent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à un arbre, et poursuivirent le chasseur. Mais la partie n'était pas égale: l'un avait des souliers, les autres avaient des bottes fortes. Le chasseur gagna de l'avance, lorsque deux nouveaux gendarmes, arrivant de côté opposé, le prirent entre deux toux. La situation se compliquait d'une manière inquiétante. L'étudiant ne perdit pas la tête; il revint sur ses pas, sauta le fossé, prit le cheval d'un gendarme, et partit au galop; mais auparavant il eut soin de couper les sangles de l'autre cheval, pour rendre la poursuite impossible. Le lendemain, le pauvre gendarme retrouva son quadrupède à la préfecture de police, où l'étudiant le renvoya.

Nos députés sont sans cesse occupés de la manière de compléter le budget; en voici une que je leur conseille de mettre dans les *cœurs et moyens*: Trouvez une combinaison pour faire payer un port d'armes à tous ceux qui, dans l'an, e., tirent un coup de fusil, ou mieux encore, faites-leur payer l'amende, ce qui est un peu plus cher; au lieu de quinze francs, vous en aurez cent vingt, compris les frais et accessoires, toujours escortés du dixième de guerre qui pèse sur nous après une longue paix. Si vous parvenez à ce résultat, vous pourrez supprimer la contribution foncière, mobilière, les patentes, etc. Il est vrai qu'alors vous n'auriez plus d'électeurs; aussi je pense que vous ne ferez pas usage de ma méthode.

Mais vraiment vous auriez bien dû prolonger la session de quelques jours, et nous donner la loi sur la chasse, déjà votée par la Chambre des Pairs. Si vous avez seulement voulu arriver à l'heure, vous auriez pu gagner ainsi trois séances par semaine. Mais vous promettez beaucoup avant l'élection, et puis vous tenez très-peu parole. J'ai connu des matelots qui, pendant l'orage, promettaient à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille un vierge aussi gros que le grand mât de leur vaisseau, et qui, le beau temps arrivé, ne lui donnaient pas seulement une chandelle. Tous les vrais chasseurs s'apprétaient à vous voter des remerciements, vous auriez été reçus dans vos départements au son de la trompe, au bruit des fanfares, aux acclamations des disciples de Saint-Hubert; mais vous avez préféré les poignées de main des bracconiers. Oh! la popularité! c'est la plaine de notre époque.

Vivez la Chambre des Pairs; que de bénédictons elle a reçues pour avoir seulement rempli son devoir! Les chasseurs s'arrachaient les discours prononcés dans la noble enceinte, et, au lieu d'en faire des bourses de fusil, comme c'est leur habitude quand il leur tombe un journal sous la main, ils les ont précieusement conservés. Que dis-je! les hiboux et les lapins reconnaissent aussi envoyé une ambassade à MM. les pairs pour leur témoigner leur gratitude. Hélas! ils se sont réjouis trop tôt. Ah! mes pauvres amis quadrupèdes, vous seriez encore poursuivis à outrance pendant les années de grâce 1845 et 1844; on vous fera rôrir, vous seriez mis en cage et en gibet au printemps comme à l'automne. La Chambre des Pairs avait déclaré une amende et la prison contre ceux qui vous chercheraient querelle à l'époque de vos amours, contre ceux qui traqueraient de vos râbles dodus pendant les six mois de repos que vous donne le préfet de police. Eh bien! nos députés qui font tant de lois ne veulent pas qu'on

vous accorde la plus petite trêve. Vous ne savez peut-être pas pourquoi ils s'acharnent contre vous? C'est que les marchands de gibier, qui font la traite de vous-mêmes, sont tous électeurs. Vous êtes victimes de la puissance électorale, et vous devez être immolés à l'espérance d'un vote à obtenir, pour être ensuite fricassés quand ce vote sera obtenu.

Vous êtes malheureux, c'est vrai; mais nous autres, vrais chasseurs, nous le sommes autant que vous: que ferions-nous lorsque vous nous manqueriez? Croyez-vous que le cœur ne me saigne pas en songeant que votre race peut s'éteindre? Si la guerre qu'on vous a déclarée continue avec le même

acharnement, il est possible qu'un jour le dernier de vous ait cessé d'exister; pour savoir la longueur de vos oreilles, la couleur de votre poil, il faudra courir au cabinet d'histoire naturelle et regarder vos frères empailles. Mais éloignons-nous

si triste présage, espérons en la justice des hommes. Croissez et multipliez-en attendant, et si vous ne voyez point l'aurore d'un si beau jour, vos fils en mourront peut-être. Cette espérance est bien propre à flatter votre cœur paternel.

E. BLAZE.



(Le dernier bête europeen, par J.-J. Grandville.)

Visite de la Reine d'Angleterre au Roi Louis-Philippe.

(Voir pages 25 et 24.)

* Une jeune femme à qui le hasard de la naissance (si toutefois la naissance est un hasard) a donné une des premières couronnes de l'Europe, a eu la fantaisie, par ce bienheureux temps de migrations aristocratiques, de venir mettre le pied sur la terre de France, terre bénie à laquelle nos pères ont fait une telle réputation de galanterie, de générosité, de honnêteté, qu'il n'est pas de femme au monde qui, de loin, ne regarde avec envie notre capitale, nos modes, nos fêtes, nos plaisirs. Il n'est donc pas surprenant que la jeune reine d'An-

gleterre ait eu, comme toute femme, le désir de voir notre patrie, de voir de près ce peuple brave, ardent, original, enthousiaste. Heureusement pour elle, la constitution anglaise ne s'y opposait pas, et pourvu qu'elle fut escortée de deux ministres responsables, elle avait la liberté de sortir de son royaume et d'aller où l'appellerait son caprice.

« Allons en France! s'est-ellecriée; allons tendre la main à cette éternelle rivale; allons saluer cette royauté bourgeoisie; voir cette cour citoyenne; allons montrer à ce peuple, qui



Vue du château d'Eau

tant de fois a riagi contre nous, ce que la renommée veut bien seccorder de grâces à notre personne, de douceur à notre royal visage, de splendeurs à notre majesté! » Et, ce disant, elle est partie, suivie d'une escadrille de bateaux à vapeur, suivie, avant tout, de son mari le prince Albert, de lord Aberden, qui peut-être grommelait entre ses dents contre

cette royale fantaisie, accompagnée de lady Canning, sa dame d'honneur, une des plus ravissantes figures que jamais le burin anglais n'aïd idéalisées, et de quarante personnes environ.

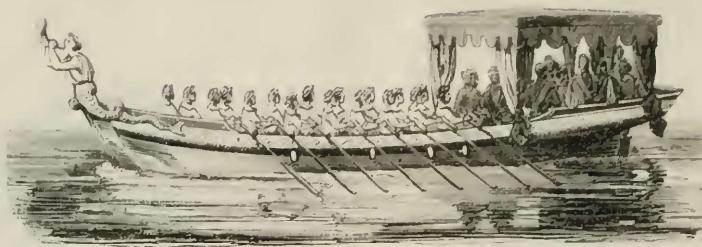
Le roi Louis-Philippe a fait aussiôt ses préparatifs de réception; il a fait construire des baraqués, emmené de nouveaux meubles, fait des provisions de bouche. Un journal fort

grave, assurément, a donné à ces sujets les détails qui ont vivement ému tous les curieux. Le roi a voulu, au dire de la feuille enthousiaste, offrir à sa royale souris six espèces de fromages, dont l'un égalait en dimension la roue d'un wagon. La maison Basset a fourni les combustibles ; le porter en bouteilles vient de la maison Gilburt, etc. O puff ! Proté au mille formes, où ne te glisses-tu pas ?

La reine est arrivée au château d'Eu ; on a banqueté, fait un peu de musique, promené dans la forêt, on a goûté sous les arbres ; puis, après quatre jours de cette vie envirante, la reine Victoria s'en est allée comme elle était venue, désolée de ne pouvoir visiter Paris et

Versailles, de ne pouvoir, en un mot, faire un voyage en France, car sa visite au château d'Eu ne mérite guère ce nom. Ses ministres se sont opposés à ce désir, malgré le mot qu'on prête à lord Aberdeen : « Nous laisserons Sa Majesté faire autant de pas qu'elle le voudra dans cette voie-là. » Il paraît que le noble lord s'est ravié. Soyez donc souveraine, après cela ! ne pas pouvoir même venir à Paris quand on en a envie !

Il est difficile d'imaginer, si on a eu le bonheur de ne pas l'avoir lu, tout ce que cette visite a produit de premiers-Paris-dithyrambiques, de rêves, d'espérances, d'allusions, de craintes, de railleries, de pré-



(Canot du roi.)



(Débarquement de la reine Victoria.)



(Présentation à la famille royale.)



Voiture du roi.



Le Tréport. — Départ de la reine d'Angleterre.

visions, de vœux, que sais-je encore? Depuis le prince de Joinville, qui s'est écrié, en parlant de cette visite: « C'est tout un poème! » jusqu'aux plus burlesques parades du *Charivari* et de la *Mude*, toutes les exagérations possibles, hostiles ou amies, ont été épousées; depuis le *Journal des Débats* jusqu'au *National*, il n'est pas un point de la question politique qui n'ait été soulevé, examiné, débattu dans tous les sens, et, comme il arrive toujours, le problème est beaucoup moins clair après qu'avant la discussion. L'*Illustration* elle-même, qui, Dieu merci! n'a rien à débrouiller avec la politique, a dû aussi son petit mot samedi dernier; elle a été sobre cependant; mais la curiosité bien naturelle de ses lecteurs de province et de campagne ne lui permettait pas d'en rester là, et elle s'appartenait à raconter les fêtes d'Elé à sa manière, lorsqu'il lui est arrivé une lettre qui a rendu tout article inutile.

Un Anglais fort honorablement connu dans le monde artistique, mais dont nous taïsons le nom pour nous conformer à son désir de modestie et d'inconnu, adresse à l'un de



(Embarquement de la reine Victoria et du prince Albert.)

nos collaborateurs le récit de ce qu'il a vu et éprouvé pendant ces quatre jours de gala royal. Cette description froide et calme contraste assez avec tout ce qui a été écrit sur ce sujet pour que, nous l'espérons du moins, nos lecteurs la lisent avec intérêt. Nous sommes malheureusement obligés de supprimer les appréciations politiques, les observations piquantes où les deux gouvernements sont jugés avec esprit et impartialité. Voici cette lettre:

Monsieur et ami,

J'étais à Paris encore, attendu par quelques travaux assez importants, et me dispensant à partir pour Baden avant la fin du mois d'août; quand tout à coup la presse parisienne relateut d'une grande nouvelle: la reine d'Angleterre va venir en France!

Ce fut d'abord, comme dit don Basilio, *rumour léger*, successivement affirmé et démentie; puis l'ombre prit corps, et vos politiques discoutaient encore à perte de vue sur les avantages et les inconvénients de cette manifestation, que le yacht royal mouillait devant Tréport, et notre reine bien-

armée entrait, par un beau soleil couchant, dans la demeure de Louis-Philippe à Eu.

Mon, cependant, j' n'as pas perdu de temps. La rumeur n'était pas encore devenue bruit, et le bruit certitude, que déjà, pour une occasion aussi solennelle, l'avenue laisse plume et pinceaux, toiles et livres, afin d'aller assister à ces fêtes, et saluer de loin, sur la terre de France, comme c'était mon devoir, cette jeune femme, ma souveraine, pour me réunir de une expression qui, plus à faire sourire presque de pitié,

Je partis le matin, et, grâce à votre frêne de chemin de fer, j'étais le soir à Duppé. J'y trouvai déjà les hôtels encombrés, les maisons particulières envahies par les curieux; des voitures, des patachas, des chaises de poste arrivaient de toutes parts. Les oisifs, les touristes, qui abondaient dans cette saison, arrivaient là, attirés par le plaisir de voir, et d'être asphyxiés dans la boute, écorchés par les aubergistes et les voulteurs, et de pourvoir dire chez vous, dans quelques mois : « J'y étais, j'y ai vu, etc. » les Français adorant ça. Les nouvelles les plus contrebalancées circulaient et étaient toujours accueillies par quelqu'un. J'ai rencontré un de mes malheureux compatriotes à qui on venait d'affirmer que la reine Victoria venait d'arriver à Paris, à bord de son yacht; tous mes efforts pour le dissuader ont été inutiles; il a pris la diligence en se moquant de ma crédulité, et ne redoutant qu'une chose: c'est d'arriver trop tard à Paris.

Le 2 septembre enfin, la petite escadre anglaise à vapeur, précédée par le beau yacht royal *Victoria-and-Albert*, longeant les côtes de France, Cherbourg saluant la reine, à son passage, de cent-un coups de canon, et un prince français, l'amiral Jouvin, allant au-devant d'elle et l'escortait, comme pour lui faire les honneurs de vos rives amies.

Le soir du même jour, la flottille mouillait devant le Tréport. Le roi Louis-Philippe était allé au-devant de sa royale visiteuse dans un magnifique canot fort élégamment décoré. Le roi monta à bord du yacht, lui reçu au bord de l'échelle par la reine; ils s'embrassèrent tous deux, conformément au cérémonial; et, quant au prince Albert, on lui donna une simple poignée de main. Si c'est le cérémonial qui a prescrit cette différence, le cérémonial à tort, il me semble qu'il eut été plus décent que Louis-Philippe basât la main de la reine et embrassât roullement son mari; qu'en dites-vous?

Ce fut à ce moment que la reine, apercevant M. Guizot, lui fit ces paroles, qu'un de vos grands journaux a si eloquemment paraphrasées : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » J'ai parlé de cette apostrophe, devenue célèbre aujourd'hui, à l'un de mes bons amis, W. B., enseigne à bord d'un yacht, et il m'en a expliquée la hantie portée. Après le premier embrassement et les premiers mots échangés, la conversation languissait furieusement, comme vous vous l'imaginez bien, et il n'appartenait à personne de la relever. La reine était visiblement embarrassée; déjà elle avait parlé du beau temps, du beau soleil, de la belle mer; une fois ces graves sujets épuisés, il fallait du génie pour en trouver d'autres, et elle creusait sa royale tête, quand elle aperçut M. Guizot, qu'elle se rappelait fort bien avoir vu ambassadeur de France à Londres, à une époque Et elle trouva fort à propos cette banalité, à laquelle on a prêté un sens si profond : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » M. Guizot s'inclina et fut l'espion de ne rien répliquer; sans cela, Dieu sait ce qui serait advenu.

Louis-Philippe offrit galamment son canot à la reine, qui l'accepta de bonne grâce; elle y était à peine descendue, que le yacht royal amenait notre pavillon, qu'il avait hissé au mat de misaine, et le pavillon anglais qui flottait à son grand mat; au même instant, le canot remplaçait le pavillon tricolore par le royal standard, et tout cela au bruit des salves d'artillerie, des *hurra* et des *crient* des matelots.

en débarquant trois-commode avait été installé : Louis-Philippe donnait la main à la reine Victoria, qui avait le pied beaucoup plus marin que le sien ; et, arrivée sur la jetée du SD, la reine y était accueillie par la reine Marie-Antoinette, la sœur du roi, les princesses, etc. Une batterie, placée sur l'un des tertres qui dominent l'entrée du port, remplit aussitôt l'air de fumée et de bruit ; la musique jouait notre air national, qui, pour la première fois, a résonné en France dans une conférence officielle, notre *God save the queen*, aussi populaire encore à Londres que *Fair of Vice Henri IV* ! le fat jadis chez vous. Cette scène présente un coup d'œil fort animé ; je vous en envoie un croquis.

La jeune reine présenta à la famille royale son époux, le prince Albert, jeune homme d'une forte taille, beau garçon que j'avais vu tout enfant dans un de mes voyages en Allemagne, mais que j'aurais dû reconnaître de la peine à nommer aujourd'hui, un autre homme, courageux et dévoué; le fait seul des fonctions ingénieriales et difficiles qu'il remplit auprès de la reine suffirait à le prouver.

Après cette première entrevue, le roi conduisit S. M. sous une tente qui dominait les deux pavillons nationaux, mêlant leurs couleurs au souffle d'une légère brise. La tente était simplement mais élégamment décoree; sous les pieds un tapis, au-dessus des draperies de soie rouge. Le choix de cette conférence m'a paru un galant calamebour; la reine l'aura compris sans peine.

C'est là que des présentations ont lieu, et j'étais à quelle distance, mêlé parmi les curieux, que maintenaient une baie de soldats, quand des parades assez vives s'engagent derrière moi : « Je passerai ! — Non, monsieur, vous ne passerez pas... — Il faut que je passe, la reine m'attend ! » A ces mots, je retourne la tête, espérant voir quelqu'un de mes plus nobles compatriotes, ou l'un de vos illustres attardés. Je me trompais, c'était un petit homme gros, court, avec uniforme de lieutenant de la garde nationale : « Ah ! monsieur, me dit-il en me voyant et de son plus pur accent normand ; ah ! monsieur, vous me laissez bien passer, vous qui me connaissez ! » Je regardai mieux alors l'individu qui venait de m'ostéohéter aussi directement, et je reconnus un

aubergiste d'un village des environs, qui, la veille, m'avait fait payer dix francs un souper composé de trois œufs et d'une bouteille de vin, et cinq francs le droit de me rentrer dans une vieille couverte et de me rouler par terre avec compagnie de trente personnes, dans une chambre ouverte aux quatre vents, j'avais en quelque peine, en effet, à reconnaître sous ce travestissement, lui que j'avais vu la veille en sabots, en blouse, et exploitant parfaitement notre badouinerie à tous. Je l'ai placé, les soldats qui formaient la haie en firent autant, et il courut vers la tente, a peu près comme court un canard; mais, au moment où il y arriva, la reine en sortait et montait dans une voiture attelée de huit chevaux caparaçonnés. Le roi, la reine d'Angleterre, la reine des Français et la reine des Flandres étaient dans ce carrosse, et les princesses étaient assises aux portières, et huit voitures à six chevaux suivaient de près.

Le cortège, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie, se rend lentement au château en suivant la route du Tréport et parcourt les grandes allées du parc. Des troupeaux formaient la garde dans la cour d'honneur. Des acclamations, aussi régulières et aussi bien nourries qu'un feu de peloton, accueillaient le cortège à son arrivée dans la cour d'honneur. La reine paraît un instant sur le balcon pour remercier ses bataillons du geste et du sourire ; puis elle fut conduite dans son appartement. Elle s'y reposa, se para, et, à huit heures du soir, la cour se mettait à table. Jamais la reine n'avait mis à sa parure l'élegance et de bon goût. Elle devait être bien heureuse en ce moment de se sentir en France, elle qui avait si souvent rêvé de votre pays et des merveilles exagérées que l'on racontait; mais, j'en suis sûr, ce n'est pas la seulement, c'est dans vos grandes réunions, dans un bal à la cour, ou à l'hôtel de Ville, dans une loge d'Opéra, au balcon des Tuilleries, en présence de votre population si vive, si facile à enthousiasmer, qu'elle ent voulut briller de tout l'éclat dont l'enroulement à jeansse et le prestige de son rang.

Vous savez combien me laissent froid les manifestations les plus bruyantes, les plus chaleureuses. J'ai été ému en voyant ces ouvriers combattant dans les rues de Paris le 28 juillet 1850; mais le lendemain, quand la victoire était assurée, quand, autour de moi, on chantait la *Marseillaise*, et qu'au criat à tue-tête vive la *Charte*! tout cet enthousiasme n'attristait-plutôt qu'il ne m'envoyait; et je disais à un des jeunes hommes qui depuis lors sont devenus vos hommes d'Etat : « La civilisation vient de faire un pas, on s'imagine qu'elle l'a atteint le but ; à demain les désoeuvranteurs ! » Et on riait immédiatement en nous vous avouiez non fleuret brûlant.

Je ne vous ai pas dit avec quel acharnement on s'est disputé les places dans les voitures, dans les hôtelleries, dans les Auberges. Ce que je vous ai dit de mon honnête aubergiste, transformé en officier de gendarmerie nationale, peut vous donner une idée de l'encombrement qui régne dans tous les environs du Tréport, et de la voracité des indigènes. Sans doute il n'a pas foulé par rapport à moi jour de fête aux Champs-Elysées, et aux boulevards, mais il y a foulé, et foulé impunément dans

Après que la reine eut quitté le Tréport, je me rendis à Eu,

Après que j'eusse un quart d'heure à me réfugier dans ma cabine, j'avais trouvé la veille une minauderie que je partageais avec eux de mes compatriotes. Fallait reprendre une petite valise qui, avec mon portefeuille de dessins, forme tout mon bagage ; et me disposais à retourner au Tréport, bien sûr qu'W. B. et même qui n'a raconté la première entrevue, et l'embarra-
sa le renouveler, et ses parades à M. Guizot à bord du yacht royal, ne donneraient pas de l'embarras. Nous va nous liguera pas quelle effuse disette de logements et de vivres ! J'ai vu des jeunes gens qui attendaient depuis trois heures leur tour de souper, et ce tour n'était pas près d'arriver et ce souper, Dieu sait depuis combien de temps il devait se composer. Pendant que les uns mangiaient et attendaient, d'autres sortaient de l'auberge en se plaignant d'avoir payé 15 francs un poulet sur lequel on avait déjà dîné la fois. C'est dans ces circonstances que le François est ad-

mirable de verve, d'esprit, de bonne humeur, de jovialité. Je

voyai quelques-uns de mes compatriotes qui attendaient aussi; mais ils étaient sérieux, secs, mous, impénétrables, tandis qu'autour d'eux brillaient, comme des étoiles, toutes ces milliers facettes de l'esprit français. Que de plaisanteries plus ou moins mauvaises j'ai entendues ce soir-là! Vous savez que la maison du roi, si éloigné sa place à ses hôtes, avait retenu presque tous les logements habitables de la ville. « Pourquoi ne nous mettez-vous pas ici? » disaient des étudiants en vacance au garçon de l'hôtelier. — « C'est retenu pour les gens du roi. — Et moi? — Retenu pour les gens du roi. » Et là, et partout, le toujours c'était la même réponse. « Ne venez pas, dit un des jeunes gens, qu'ici tout est à eux, puisqu'ils y sont-mêmes. — Ah, parlez! — Et heureusement! silberne que c'est à cause d'elle; si c'est pour un roi, Dieu garde! »

— Je ne puis vous dire combien de fois j'ai retrouvé ce sentiment dans la foule où je me suis trouvé. Il est difficile de prévoir quel accueil le peuple de Paris eût fait à un roi d'Angleterre; mais la reine y eût été reçue au moins avec convenance et urbanité.

J'arrivai à bord un peu tard ; les officiers s'entretenaient de la réception faite à la reine, et en étaient fort contents. La, du moins, je trouvai bon souper, bon gîte, et c'était beaucoup déjà.

Le lendemain, je me levé de bonne heure avec mes crayons, et je vous envoie quelques-uns de mes croquis.

On a vu au tout juste pas à ce que je vous rappelle les détails que les journaux ont reproduits sous tant de formes. Pendant ces quatre jours, ce furent des promenades, des concerts, quelques spectacles, mais point de lité officielle, point de divertissements populaires. La réception a été surtout intime plus que bruyante. Le dimanche, la reine rendit visite au service divin dans un oratoire disposé pour elle auprès de ses appartements. En *Te Deum* fut chanté dans l'église cathédrale d'En avec accompagnement de vingt-un coups de canon; je n'ai pas bien compris le sens de cette cérémonie religieuse, c'était trop ou trop peu.

Les chaudes et longues heures de l'après-midi ont été généralement consacrées à des promenades dans le parc, et dont le but était tantôt la ferme du roi, tantôt le plateau du mont d'Orléans, où le rendez-vous de chasse de Sainte-Catherine; toujours les sites les plus ravissants. La foule des curieux s'y portait, comme vous pensez bien, et les méchantes paroles des plus méchancets voulant se vendre à des prix déraisonnables. Dans ces fêtes, vraies fêtes de famille, l'équerre perdait ses droits, on riait de bon cœur, et la reine sourtait à plus d'une fois montré ses blanches dents quand Louis-Philippe lui racontait tout bas quelque amusante chronique.

Le lundi soir, il y eut dans une galerie du château, dite galerie des Guises, un concert dont la direction, confiée à Auber, et l'exécution ont été sans reproches. Les chœurs d'Armida surtout ont excité une émotion générale, et, n'y eût-il d'autre mérite que la composition du concert, le choix des parties, qu'il faudrait encore en féliciter Auber. Mais la reine, qui s'y connaît, a été très-satisfait et a témoigné plusieurs fois le plaisir qu'elle éprouvait.

Le soir de ce jour, en rentrant à bord, je vis trois vaisseaux anglais en panne devant la rade. L'amiral sir Ch. Rowley était descendu à terre sur l'invitation du roi, et devait, le lendemain, rentrer à bord et repartir.

W. B. me raconte une fée qui avait eu lieu en rade. Les commandants des bateaux à vapeur français avaient réuni dans un grand banquet, à bord du *Platon*, les officiers de la marine anglaise : ils avaient bu et bien bu à la gloire et à la prospérité des deux pays, à leur union, à tous ces beaux projets entre lesquels les gouvernements semblent chacun de leur côté prendre à la tâche de réaliser.

Le 6, pendant que le prince Albert et le duc d'Aumale se baignaient au Tréport, l'amiral de Joinville visitait le *Cyclop* et quelques autres bateaux de l'escadre anglaise. J'ai fait un croquis du beau yacht *Victoria and Albert* et du canot



Carta da reina d'Anglaterra

de la reine, mais, sans la couleur, tout cela n'est qu'un squelette. Le soir, à quatre heures, sous les beaux arbres de la forêt, par un temps admirable, la cour faisait un repas champêtre, et, rentrée au château, elle riait aux larmes des bêtises d'Arnal dans *l'Humoriste*. Le choix du spectacle faisait l'honneur au goût de nos comédiennes, m'écrivait

je suppose que le roi a fait tout ce qu'il savait bien devant leur être agréable. S'ils ensoient goûte votre inimitable Moïse, Louis-Philippe l'en aurait suivi comme il leur a servi du portier et nos meilleurs fromages anglais. Tant pis pour eux, ma foi ! J'estime fort Arnal, mais j'aime mieux le *Moussakoum* que monne *Sauvagelle*.

Ce soir-là, je débarquai avec mon léger bagage, la reine devant partir le lendemain; mais, grâce à W. B., je trouvai place dans une des barques de M. Paekham.

Le 7, le cortège royal se rendit dès le matin du château à Tréport, dans le même ordre où il y était venu le samedi soir. L'artillerie, les fanfares, les musiques, les vivats, retentissaient de toutes parts.

Toute la famille royale conduisit la reine à bord du yacht, dont elle fut elle-même les honneurs. Je fus assez surpris de voir le prince Albert décoré du grand cordon de la Légion-d'Honneur. J'appris d'un aide-de-camp que le roi lui avait fait, la veille, cette gracieuseté; quant à la reine, Louis-Philippe l'avait priée d'agréer deux magnifiques tapisseries des Gobelins, merveilleuses peintures dont toute industrie est fière à juste titre.

Le prince de Joinville, celui de tous les membres de la famille royale avec qui la reine semble jusqu'à une unité plus intime, l'accompagna à bord du yacht jusqu'à Brighton. Trois bateaux à vapeur français se sont joints à la flottille anglaise, et naviguent de conserve avec elle.

Aujourd'hui tous ces lieux si retentissants, si animés naturellement, sont rendus à leur solitude habituelle. Les gens du château se partagent les 23,000 francs de gratification que la reine leur a laissés; les pauvres qui ont vécu je ne sais comment, pendant qu'un morceau de pain se vendait au poids de l'or, se rejoignent de la même liberalité du prince Albert, qui leur a laissé 2,500 francs. Ceux qui, comme M. Va-tout, par exemple, ont reçu, pour prix de quelques légers services, bagues, fabriquées, bijoux en brillants, montrent à leurs amis ces marques de munificence. Hier il n'était bruit que de cette visite; aujourd'hui on en parle moins; demain on n'en parlera plus. Eh! Dieu veuille qu'un jour, d'un côté ou de l'autre du détroit, pessimistes anglais ou alarmistes français n'aient pas quelque occasion inattendue de s'écrier : « Ah ! nous avons bien dit ! »

(Nous donnerons dans le prochain numéro d'autres dessins et quelques détails qui n'ont pu trouver place dans celui-ci.)



Petits Poèmes du Nord.

LA PENSEE.

Quelquefois la pensée dort tandis que la parole, dont elle est l'amie ou le guide inseparable, se hasarde imprudemment, et s'avance seule; sa démarche paraît d'abord assurée, parce que, habituée à se soutenir sur sa compagne, elle peut ainsi faire quelques pas sans elle; mais bientôt elle chancelle, et tombe étonnée; alors la pensée se réveille, elle court après la parole, la rejoint, la relève, la rassérène, la soutient, puis elle sollige autour d'elle, la devance, et lui dit avec un doux sourire: « Ma soeur, me voici.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Hélas! est-ce donc un jour de fête que celui qui voit finir une année, et le Temps râvir à l'homme une partie de son avenir? Oh non, ne croirez pas cette journée, elle est trop triste; ou bien il faudrait le faire avec des pleurs et des habits de deuil.

Hier, j'étais plus jeune, et je voyais avec douleur arriver ce moment, cette transition singulière qui me donne un autre âge, et me fait faire ce grand pas d'une année vers la mort, vers cet autre moment où l'on tombe du temps passé dans l'extrême.

Et je me crois si jeune encore, il y a peu de jours; j'étais si insouciant de la vie, de mes pensées et de mon avenir; et, aujourd'hui, dans ce jour de feu, je vois quête s'éloigner, la jeunesse, qu'elle emporte ce temps qui n'est plus, et ne me laisse qu'un avenir inconstant.

Dans ce jour de fête, j'appelle à moi ma pensée, et lui dis : « Vole auprès des souvenirs de ma jeunesse, et ramene les mots; mais je les revois sans plaisir, car ma pensée revient triste, et ses idées ne sont chargées que de chagrins.

Comme l'abeille, lorsqu'elle sort de sa ruche avec le soleil, elle va au loin baisser les fleurs; mais l'ouragan terrible accourt, la pluie et le sable tombent et s'élèvent, tourmentent autour d'elle, enveloppent les sueurs recueillis, et les empêchent d'un mélange impur; et la pauvre abeille revient attristée dans son palais de cire.

Hélas! ce jour de fête m'apporte une melanconie qui me tue; je ne sais pourquoi je voudrais une horrible rencontre dans cette journée; il serait étrange que le jour de ma naissance fût celui de ma mort; cela accourrait ma vie, mes pensées et aussi mon épithète.

Où lirait-il? Il est né et mort le 14 de moi; c'est un beau mois pour naître et pour mourir, diraient-ils en y jetant les yeux. Mais ce mois est souvent triste comme la pensée; et, aujourd'hui, il fête mon anniversaire avec un vent glacé, un ciel obscur et des nuages de plomb qui ne laissent pas voir le soleil.

UN SIECLE.

Dieu détache un siècle du trésor infini de l'éternité, et il le jette au monde pour que le monde ait le Temps.

Le siècle, ainsi échappé des mains de Jehovah, marche pendant cent années dans l'univers, et quand il a terminé sa course, il va se réunir à ses frères qui ne sont plus.

Un autre suit, qui le remplace, qui vit aussi de cette vie égale et mesurée, et il court aussi s'abîmer dans le passé.

Chacun emporte avec soi sur les trésors d'une grande gloire, ou le poids d'un oublie profond.

Celui-là est le siècle de Charlemagne, cet autre celui de Napoléon, d'autres sont des steèles d'ignorance et de misère.

Quand ils ont aussi vécu, ils se réunissent tous dans un antique palais, et, se tenant par la main, ils forment une longue chaîne, et ils dansent.

Quelquefois ces fantômes centenaires s'assoient autour d'un foyer, comme de graves vieillards, et ils se racontent leur vie.

LA COMÈTE.

Regardez-la marcher dans ses écartés, cette comète insensée, qui ne vit pas dans les limites que mesure au monde le doigt de Dieu.

On dirait une folle qui traverse les champs loin des routes, qui les cheveux éparis, court sans but et sans pense, pousse des cris, et laisse flotter derrière elle ses vêtements.

Ainsi cette planète vagabonde vole brillante dans l'espace; sa chevelure enflammée se développe derrière elle... mais elle est terrible dans ses pas irréguliers.

Les autres globes la voient approcher avec effroi, et voudraient reculer devant elle, mais la règle les retient. Elle passe dédaigneuse auprès d'eux, et ne les touche point... Ils respirent quand elle n'est plus là.

On hèle, avenge et furieuse, elle court d'une ligne droite sur un monde; elle le brise en mille éclats, qui rebondissent dans l'espace, et forment peut-être de nouveaux globes, qui se font au milieu de leurs atmosphères nouvelles.

On bien, elle les brûle, elle les entraîne dans ses cheveux de feu; ils s'y mêlent et ne peuvent plus s'en dégager; et les êtres des différents mondes les cherchent dans les cieux et ne les y trouvent plus.

Et quelquefois encore, par un autre caprice, elle recommence avec une bizarre régularité cette immense ellipse qu'elle avait décrite; oubliée pendant des siècles, elle repart et séme de nouvelles terreurs.

Et cependant elle traîne peut-être avec elle des myriades d'êtres inconnus qui l'habitent et vivent sur elle, qui plument sans cesse ses écartés, volent éperdus avec elle, et silhouettent sans cesse l'étendue.

Enfin, Dieu parle! ce globe rebelle à ses volontés l'impose, il ne trouve plus grâce devant lui; Dieu lui assigne aussi une place dans ses dessous, et l'enchaîne dans le grand ordre; ou bien, pour la punir, il la brise, l'efface, et elle disparaît.

(La suite à un autre numéro.)

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — le livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VII.

LA NOVÉE.



N'matin, la sentinelle avancée de la fortresse de Lecce rapporta à Ramengo que la veille au soir un inconnu s'était approché de la citadelle et avait lancé une flèche sur le balcon de Rosalia, qui l'avait vaincu.

Cette nouvelle enflamma la rage de Ramengo. Il fut persuadé que cet inconnu était Pusterla, qui continuait ainsi ses intrigues avec Rosalia.

L'idée lui vint que cela pouvait l'aider à se défaire de ce jeune seigneur, et à causer une effrayante douleur à la maison des Pusterla par un assassinat qui justifiait suffisamment ses devoirs de gardien de la citadelle. Il ordonna donc aux soldats que, si pareille chose arrivait de nouveau, ils fussent à tirer sur le téméraire inconnu, à le tuer et à se faire.

Le soir du même jour, l'homme revint près de la fortresse. Rosalia, qui se tenait sur son balcon, ne fit pas plaisir à percer, qu'elle jeta de toutes ses forces une pierre qui vint tomber aux pieds de l'inconnu. Il la releva, et comme il prenait la route du bois pour s'en retourner, un trait d'arbalète l'atteignit droit sur le sol. Les gardes coururent aussitôt sur lui et trouvèrent que ce n'était qu'un valeuf innocent. Aucun signe, aucune devise n'indiquaient ce qu'il pouvait être. Ils revinrent avec la pierre à laquelle un billet

était lié. Ramengo attendait dans ce cruel tourment qu'éprouvaient les trompeurs lorsqu'ils se voient trahi. Lorsqu'on lui apprit la nouvelle et qu'on lui remit la lettre, sa bouche se contracta d'un sourire semblable au grincement d'un loup qui avise sa proie. Il congédia les soldats et ouvrit le billet. Il ne portait point d'adresse, mais il était de la main de Rosalia, et, les membres agités par un frémissement convulsif, il lut ces mots :

« Quelles douleurs depuis longtemps inconnues me fait éprouver ta lettre! Tu veux donc, par amour pour moi, l'exposer à de nombreux périls? Te presser encore une fois sur mon cœur, était une consolation que j'osais à peine espérer; mais, s'il te voyait, il y va de ta vie. Cependant après-demain il sortira à la nuit tombante pour visiter les postes sur le lac; et dès qu'il sera parti, j'éteindrai une blonde toile sur le balcon, et tu viendras à la poterne que tu connais. Que de choses te dirai! Le sais-tu? mon sexe est fécond. Puisse te ressembler l'enfant qui naîtra! Adieu, adieu! Comme la joie me transporte à la seule pensée d'embrasser bientôt mon bien-aimé! »

Il fallut que Ramengo se fit violence pour continuer cette lecture jusqu'an bout. Il n'en pouvait plus douter, Rosalia le trahissait; il n'y avait de doutes qu'à l'égard de son complice. Ses vagues soupçons étaient désormais une certitude: il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de la vengeance. La fureur lui conseilla un instant de se venger aussitôt sur l'infortuné. L'égorger, lui arracher le cœur, lui tirer des entrailles l'enfant à peine formé et le broyer sous ses pieds, étaient des pensées qui souriaient à son délice. Déjà il allait les réaliser, déjà il entraînait chez Rosalia épouvante, prêt à porter sur elle une main barbare, lorsqu'une réflexion subite lui éria que le chatiment serait trop doux pour un pareil outrage; puis il fallut que l'amant tombât aussi dans le même piège. Et il se repenta d'avoir déchiré le billet; il aurait pu



l'enoyer au complice, l'attirer dans ses filets. Mais l'enoyer à qui? pensait-il, en quel endroit? S'ils n'avaient pas égorgé le vil instrument, j'aurais bien su, à force de tourments, où le torturant membré par membre, j'aurais bien su lui arracher le nom de l'inflame. J'ai trop précipité ma vengeance; mais maintenant, maintenant je l'ai méditée: elle sera longue, impénitible; tremblez, scélérats!

Il roula ainsi de sombres pensées devant Rosalia, qui s'efforça en vain de comprendre le sinistre silence de son mari. Il le regarda enfin pour lui dire que le lendemain il sortirait à la tombée de la nuit. Il espérait que l'amant, n'ayant pas reçu de réponse, n'en viendrait pas moins au rendez-vous. Rosalia lui dit alors avec cette tendresse presque-vaine qu'elle opposait à ses mauvais traitements. Les bâises de sa femme brillèrent Ramengo, comme la pierre infernale brûle une plate-vive; mais, voulant opposer rage à ruse, trompe à tromperie, il essaya de lui parler tendrement; ses paroles exprimèrent dans sa bouche; de la presser sur son cœur, jasai au moment même où il l'attrira vers lui, ne put s'empêcher de la repousser et rira un bref mouvement de haine; elle s'oupira et fondit en larmes. Quelque habileté qu'elle fit aux durettes de Ramengo, elle n'avait encore pas y endurcir son ame. Le lendemain Ramengo sortit dans une barque, prit le large; puis revint vers la rivière, débarqua. Il se placa dans un lieu où il pouvait voir la citadelle sans être aperçus. Bientôt ses yeux sont frappés du voile blanc étendu sur le balcon. A cette vue, sa fureur se renouvela et redouble; son cœur, gonflé de rage, semblaient s'élancer hors de sa poitrine, et bientôt autant de lui les branches d'arbre qui ombrageaient sa retraite, il blasphéma Dieu, les hommes, le ciel. La nuit s'écassa, il s'approcha davantage, et s'appuya à deux arbres voisins entre lesquels il passait la tête, pareil à la hyène qui grette la gazelle, fixant ses regards tantôt sur la route, tantôt sur la poterne et le balcon.

Il vit bientôt apparaître Rosalia vêtue d'une blanche robe

de lui. Ses yeux se portèrent sur le penchement de la colline, et, à la heure incertaine du crépuscule, cherchèrent à discerner quelque chose d'attendu. Trompée dans son espoir, elle rentrait pour sortir encore. Elle s'assevait, appuyant son bras sur les balustres du balcon, en inclinant son bras visage sur sa main; elle démenait dans une impatience mais douce attente. Quelques fois elle soupirait en levant les yeux vers les étoiles; d'autres fois elle chantait quelques romances sur un air lent et mélancolique, dont le son s'éteignait avec un doux murmure au milieu du pathétique silence de la nuit, se mêlant au lointain éclatement de l'onde qui venait bâser les rivages du lac.

Mais l'attente de Ramengo et de Rosalia fut trompée. Ramengo ne s'en tint pas là. Six fois il revint subir les tortures de cet horrible espoir de pojindre son rival, la rage et l'assassinat dans la pensée, mais toujours vain. Il eut le temps de distiller les poisons de sa vengeance, et pendant les atrocies veilles de ces nuits, il la médita, la crée au gré de ses rêves, la poussa à ses derniers raffinements autant qu'il le fallait pour saturer son ame affercie de sang et de supplices. L'enfant qui se formait dans les entrailles de Rosalia devait venir à la vie pour pourvoir la perdre; il fallait le laisser naître pour lui faire subir sa part du châtiment, et anguillant pour la mère les douleurs de la peine, d'autant plus cruelles qu'elle les prévoyait moins. Cependant il dissimula; il revint avec Rosalia aux douze jours des premiers jours de leur mariage, redoublant même de courtoisie pour cacher la trahison qu'il méditait. Toutefois, au milieu de ces caresses, il arrêta sur elle un œil si glace, d'une limpideur tellement sinistre, que Rosalia épouvantée, lui jetait les bras autour du cou, et lui demandait : « Qu'as-tu, Ramengo? Pourquoi me regardes-tu ainsi? » Il ne répondait rien; mais, en recevant ses baisers, sa femme était prise d'un frisson involontaire. Elle le voyait, d'une main convulsive, porter la main sur son poignard, et, comme contraint par une force irrésistible, la renvissait loin, de lui et sortir pour calmer son indocile rage. Rosalia comprimit qu'une grave tempête s'agitait dans l'âme de son mari. Elle souffrait, se taisait, et n'était pas plus avare de ses caresses. Elle puisait des consolations dans ces jolies sécrétions de la femme qui sent vivre en elle-même un autre être, uni à elle et cependant différent,



peur. Ce repentir n'était point excité par son crime; il se reprochait seulement d'avoir laissé échapper son secret dans le transport d'une imprudente fureur. Il rejetait sur des sourcils violents, des chagrins profonds et concentrés, l'excès subit de sa furie et de son égarement; et, devant assis auprès du lit de sa femme, il eut pour elle des paroles d'affection.

Cette tendresse fut pour elle le meilleur remède et le réparateur le plus puissant; elle tendit sa main pâle et tremblante à son sein, qui la pressa entre les siennes; elle lui montra leur fils suspendu à son sein : « Et voilà, lui disait-elle, vois comme il est beau; tu l'ameras. Quel plaisir d'admirer ! quelle douce respiration! Regarde; il ouvre les yeux; ils sont les tiens; comme il te ressemble! prends-le entre tes bras, et lui donne un baiser. » Et elle le lui présenta. Malgré ses agitations intérieures, Ramengo le prit, le regarda fixement, approcha ses lèvres du visage de l'enfant, et l'embrassa tout en lui le semblant. Sa mère lui prodigiait une faveur de biseaux; plongée dans une extase d'amour, de beauté, poussant du bonheur d'être épouse et mère, aimée et aimant, elle ne pouvait se rassasier de contempler et de caresser son fils; elle l'enveloppait de ses langes, le mettait tout nu, le couvrait d'ornements avec une coquetterie toute maternelle, l'habillait avec lui, heureuse d'épancher sur ce fruit de son sein cette plénitude de tendresse; qu'il leva pour lui verser dans le cœur de son mari.

Mais ces scènes étaient chaque jour une torture nouvelle pour Ramengo, et chaque jour grandissaient dans son ame ses sinistres projets de vengeance.

Rosalia était guérie depuis peu de temps. C'était le soir d'un beau jour de mai: le temps était magnifique, le ciel paisible, et la naissante chaleur préférât un grand charme au souffle de la brise nocturne. Ramengo dit à sa femme : « Vois quelle belle source! si nous sortions un peu aux environs de la citadelle, il me semble que ta santé s'en trouverait mieux?

— Volontiers, » s'écria Rosalia dans sa joie, heureuse de recevoir une preuve d'affection de son mari, parce qu'elle sentait qu'elle l'en aimeraït davantage.

« Et l'enfant? ajoutait-elle; je vais le coucher, n'est-ce pas? Attends seulement que je l'ay endormi.

— Pourquoi ne l'emmènerons-nous pas? répondit Ramengo; est-ce que tu l'emmènes déjà de la porter?

— M'emmener! s'écria-t-elle avec un inéchappable accent de tempresse; oh! tu ne sais pas combien est agréable à une mère le poids de son enfant! Ne l'ais-je pas porté plus longtemps dans mon sein?

En parlant ainsi, elle enveloppait son fils dans ses langes, et s'avancait aux côtés de son mari. Ils sortirent de la citadelle, et, descendant le versant de la colline, ils arrivèrent au bord du lac. C'était la première fois, depuis ses souffrances, qu'elle voyait la serénité de l'air bleu, le lac, les monts, et elle s'envirait d'une douce joie. Comme le prisonnier qui sort du cachot, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et suave de la brise. Le lac, le lac que la fonte des neiges et la saison phivienne l'eussent extraordinairement accrue, jetait tranquillement ses flots sur le sable

de ses rives. Ils s'assirent auprès, sur un parapet à hauteur d'appui, et laissent courir leurs regards sur cette plaine houleuse, qu'aucune barque ne sillonnait, parce qu'aucune des premières mesures contre la guerre qui en redoutait, avait été de les couler toutes à fond. Rosalia regardait tantôt la Resegone, dont les cimes crénées laissaient s'échapper les derniers rayons du soleil, tantôt l'ouverture du vallon de Valmadrera, où la lumière semblait, avant de disparaître, rassembler toute sa force, comme le sang au cœur d'un mourant; et elle caressait son nourrisson, et lui parlait comme s'il eût pu l'entendre et lui répondre : « Ouvre les yeux, mon amour, ouvre-les à ce magnifique spectacle; vois ces monts; un jour tu les connaîtras; sur leurs flancs, jusque sur leurs sommets, tu poursuivras les jeunes chevaux, aussi légers qu'eux, et, joignant de l'air pur, du riant soleil et de la liberté! Et ce lac, vois-le! il renferme dans ses ondes un autre enfant beau comme toi. Un jour viendra où il te portera véritablement dans ses flots, lorsque les bras le sillonneront à la nage, où que ta barque ouvrira ses flots.



« Et pourquoi, interrompit Ramengo, pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes en bateau?

— Oh! oui, s'écria-t-elle, pourvu que tu ne redoutes pas la fatigue de ramier.

— Au contraire, c'est pour moi un délassement, un salutaire exercice...

En deux sauts, il fut à un petit îlot où on gardait sous deux petits pontons pour le service de la forteresse, les sardines qu'on eût laissées sur toute la rivière. Il mit les rames à l'eau, et prit Rosalia, qui s'assit à la poupe avec son enfant, pendant que Ramengo frappait l'eau de ses rames. Ils décollèrent ainsi le rivage sur lequel est située le bourg de Lecco. Ils passèrent sous le pont qu'Azzone avait fait élever il



vivant de la même vie, évoi par des sentiments communs, aimé comme soi-même, aimable comme autrui. Elle était saisie d'une vive allégresse en voyant approcher l'heure où l'accompagnerait encore pour les soins que ses parents lui donnaient de concert, par ses charmes enfantins, par les espérances qui clausaient autour du réve du premier né.

Bientôt elle fut au monde un fils. A peine avait-elle, dans un premier bâti, oublié les douleurs de l'enfanterie : « Qui va porter, dit-elle, cet enfant à son père? »

On lui porta en effet cette créature, si frêle que, sous l'impression de l'air et des objets extérieurs, elle vagissait et agitait ses p'tits membres; spectacle touchant pour tous, d'indoléfable joie pour un père. Mais les yeux de Ramengo s'embrassent d'une plus sombre fureur, un rire sinistre contracta ses lèvres. Il prit l'enfant sur un bras, et, d'autre, tirant son poignard, il le dirigea contre la faible créature. La femme à qui l'enfant avait été confié se précipita au-devant du coup qui le menaçait; mais elle ne put faire que le brachiant de l'autre main tenaillant sa poitrine et n'y laissant l'emprunte d'une main criminelle. A la vue du sang qui s'écoulait, et aux cris de douleur poussés par le fils de Rosalia, l'assassin jeta son poignard en mandisant, et s'enfuit en proférant mille blasphèmes.

Quel coup cette nouvelle porta à la tendre Rosalia! Au sein de la fièvre de l'enfanterie, et dans ce fut où toute émotion peut devenir mortelle, elle fut près de succomber; mais la blessure de l'enfant était légère et se guérir facilement; des mercenaires lui prodiguerent ces soins que son mari lui refusait; puis, c'eut-elle revint à la douleur et au re-



avait peu d'aines; et, poursuivant leur route du côté de Pescate et de Pescanerio, ils arrivèrent à un endroit où l'eau s'élargit en un vaste bassin. Cependant le jour avait disparu; les étoiles emportantes se dessinaient nettes et sombres sur l'azur obscurci d'un ciel sans nuages, et, du milieu du lac où ils naviguaient, à peine pouvant-ils apercevoir les îles; mais, des ouvertures des rares chambres, ils voyaient s'exhaler la fumée du feu auquel les pauvres gens faisaient cuire le magre souper que leur imposait l'interminable de la pêche. Tous respiraient la paix autour de Rosalia et au dedans de son cœur. Inondée d'un pur ravisement, elle essayait de ses lèvres la sueur qui courrait le front de son enfant endormi. Tout à coup, Ramengo, d'un pied terrible, frappa le fond de la barque, rebondit de manière à l'entr'ouvrir, à faire bondir la mère et à réveiller l'enfant en sursaut; puis il s'écria : « Hâte-toi! qui m'a trahi! in a cru

me cacher les intrigues criminelles ! tu ces troupée : je suis tout. L'heure du châtiment est venue. Scélérat ! tu vas mourir ! »

Épouvantée, les yeux et la bouche ouverts par la terreur, pâle, et d'une main serrant son enfant contre son sein, tandis qu'elle étend l'autre vers son bourreau, par un mouvement



d'instinctive défense, la malheureuse voulait répondre, interroger, supplier ; mais le lâche Ramengo ne lui en laissa le temps ; et, jetant les rames dans le lac, il s'élança lui-même à la nage. Rosalia poussa un cri, le cri du désespoir, et se couvrit les yeux en voyant son mari se précipiter hors de la barque ; mais bientôt, à la faible heure du crépuscule, elle put le voir nager et gagner le rivage.

Délivrée de la crainte qui l'avait saisie pour les jours de flamenco, elle rentrera dans un éclatement stupide, et qui lui faisait croire qu'elle était en proie à un songe affreux. Bientôt revint un peu à elle-même, l'horreur de sa situation se présenta tout entière à sa pensée : seule, sur un lac gonflé par la fonte des neiges, dans une faible barque, et sans rames pour la faire marcher ; seule, avec un enfant dont la vie lui était plus chère que sa propre vie ! Elle éclata en cris d'angoisse, et la pluie de ses larmes retomba sur le visage de la petite créature ignorant son malheur. Ses pleurs, en se frayant un passage, tirèrent un peu Rosalia de sa léthargique douleur. Dans sa criminelle vengeance, Ramengo avait disjoint les planches du bateau, et l'eau pénétrait lentement par les fissures qui s'étaient ouvertes. L'infortunée fixa les regards sur le fond de la barque et parut se consoler : « Une heure, se dit-elle, deux heures au plus, et l'eau remplira cette nacelle ; elle s'abîmera, je m'abîmerai avec elle... et je serai délivrée de cet enfer. — Mais mon enfant ? »

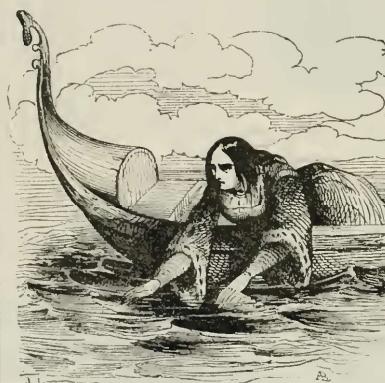
A cette pensée, elle frissonna. Alors, aussi prompte à chercher des moyens de salut qu'elle avait d'abord été ardente dans son désespoir à désirer la mort, elle arrache avec furie de sa tête, de sa poitrine, les voiles qui les couvrent, et elle s'en sert pour étouffer les fissures. Attentive, elle tend ses regards, elle prête l'oreille pour s'assurer si l'eau ne grimpait pas encore par quelque passage. Lorsqu'il lui parut qu'elle ne pouvait plus penetrer, elle se consola, reprit son enfant dans ses bras, et s'assit, regardant tout à son tour, le rivage et le ciel. L'enfant était endormi, la rive lointaine dévorait silencieusement comme l'égoïste devant les misères de ses frères ; le ciel était limpide et beau, comme il est toujours à la fin de mai dans ces riantes contrées de la râante Lombardie. Le croissant pointait alors derrière les monts de l'Albenza, dont les cimes se dessinaient dans le profond azur, au milieu de mille scintillantes étoiles.

Combien de soirs aussi belles que celle-là Rosalia avait passés dans l'amable et joyeuse société de ses compagnes, près de ses parents, insouciante jeune fille, pleine de joies paisibles et de rêves heureux ! Et, depuis son mariage, comblée de fois, à cette heure, elle s'était arrêtée, sur la plate-forme de la citadelle, à écouter les mélodies mélancoliques du rossignol, à embrasser de ses regards la rive du fleuve où le versant de la colline pour y découvrir le retour de son époux ! Et maintenant !... la pensée de son mari lui rappelait les plus minuscules souvenirs du passé : gestes, parades, actions, qu'elle avait voulu ne pas voir ou interpréter dans un sens favorable, et qui aujourd'hui lui révélaient toute une misérable traîne de haine contenue, de vengeance médiée ; elle était condamnée pour un crime dont elle ne se reconnaissait pas coupable, dont elle aurait pu se justifier par un seul mot ; condamnée à souffrir une nuit entière, sur cette onde déserte, le désespoir et la peur ! « Personne ne viendra donc me secourir ? personne ! A cette heure, Ramengo est rentré dans la citadelle ; il revient les lieux qui sont pleins de souvenir de nos premiers jours de bonheur. Personne n'accourt à sa rencontre pour fêter son retour. Il revient la couche nuptiale, il revient le berceau, le berceau vide ; il va se rappeler sa femme, son enfant qui n'est point coupable ; il va se repenter de nous avoir infligé cette torture, et nous allons le voir accourir pour nous sauver. Oh ! comme je saurai dissiper ses soupçons ! comme, avec un redoulement d'amour, je saurai calmer sa haine ! Mon Ramengo m'aimera encore, il m'embrassera encore, il embrassera son fils. Le voici ; une lueur s'avance vers nous, ce ne peut être que sa barque. »

La lumiére s'avancait lente, égale, mais pâle et bleutée ; elle toucha la barque de Rosalia... C'était un feu follet, qui, poursuivant sa route, s'évanouit. Quand il s'approcha, Rosalia avait poussé le cri désespéré du naufragé qui implore du secours, les battements de son cœur avaient mesuré l'éloignement de la flamme et sa marche lente ; lorsque cette espérance lui échappa encore, elle fondit en pleurs.

Elle plia son enfant sur le banc de la proue ; elle s'agenouilla, et commença avec ses mains à imiter le mouvement des rames pour essayer de s'approcher du rivage. Elle parvenait ainsi à faire mouvoir la nacelle, mais elle ne lui donnait qu'un mouvement de rotation sur elle-même, sans le faire avancer d'un pas vers le bord ; enfin, fatiguée, épuisée, désespérée, la malheureuse revint s'asseoir, reprendre son enfant sur ses genoux, et, se coiffant les yeux avec les mains, elle recommença à pleurer, à réver encore. Aux approches du matin, une brise agitée et froide engourdisait ses membres et lui faisait cligner les yeux. D'épais nuages étaient condensés autour des crêtes de la Grigna et du Legnone, et, chassés par la pluie, ils s'avancèrent comme des troupes ennemis, et répandaient des ténèbres

sur tout le ciel ; les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre rouait sourdement dans l'espace ; la pluie continuait



mena à tomber avec une force inouïe, et bientôt une redoutable tempête s'abattit sur le lac. Rosalia se tourna du côté de Lecco, dont chaque instant l'éloignait davantage ; en vain ses yeux, à la sinistre lueur des éclairs, s'efforçaient d'apercevoir quelque secours : elle n'en vit point paraître, et n'en espéra plus. Alors se présente à son esprit consterné la possibilité, puis la certitude d'un malheur plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. L'aube, son espérance, commença à ne plus lui paraître la fin, mais un accroissement de ses maux.

L'eau tombait comme si des mains prodigieuses l'eussent étanchée des réservoirs du ciel. Où se réfugier ? comment parer à ce nouveau malheur ? La barque flavait au pavillon en tente, déjà les roulements du tonnerre et les éclats de la foudre avaient réveillé l'ennfant, et les bras maternels ne suffisent pas à le protéger ; elle se fit d'abord un abri avec sa robe, qu'elle releva sur sa tête, et dont elle couvrit aussi son nourrisson ; mais la pluie incessante fut bientôt penetrale les habits qui dégouttaient. Alors elle se grappa la poitrine et la tête, et s'arrachait les cheveux ; privée de sentiment, elle ne voyait plus rien ; elle coucha son fils sur une partie de la barque qui, plus élevée, restait plus à sec ; puis, s'ap-



puyaient sur les genoux et sur les mains, elle lui fit un toit de son propre corps, et, dans une si fatigante attitude, elle lui tendit le sein, à la manière dont les bêtes sauvages allaient leurs petits.

Situation terrible que celle où ils se trouvaient ! A l'eau qui s'était introduite la veille par les fissures, s'ajoutait celle qui tombait à flots du ciel ; ses genoux, ses jambes, en étaient trempés ; mais elle prenait patience et tolérait ses souffrances ; mais l'eau montait toujours par l'effet de son propre poids ; elle atteignait le dernier relais de l'enfant, et l'infortunée savait comment l'arracher au péril qui le menaçait ; elle se découvrait la poitrine de ses vêtements, et elle s'en servait pour épouser l'humidité de la barque ; de ses mains elle faisait une sorte de pelle, avec laquelle elle jetait l'eau au dehors ; mais, pour se livrer à ce travail si pénible et d'un si mince résultat, il lui fallait laisser à décorner son fil, qui était en danger de se noyer. Décoragée, Rosalia reprit sa première position, serra son enfant contre son sein, et recommença ses pleurs et ses prières ; cependant la pluie ne diminuait point de violence, et le vent du nord chassait toujours la barque devant lui. De temps en temps elle levait la tête, et, à travers ce déluge, elle voyait passer sur la rive les chaminères et les plaines. Lorsqu'elle arriva au feu où, à la Rabbia après Olginate, le lac prend un cours plus rapide, elle sentit la nacelle balancer et tomber lourder sur elle-même ; elle se crut submergée, embrasée sous l'eau, recompta son âme à Dieu, l'âme et la vie de la faible créature qu'elle nourrissait.

Cependant le courant rapide reprit la barque avec force, et, bondissant sur la vague, elle descendit le fleuve de nouveau. Quelques cabanes de pêcheurs, quelques moulins s'offraient aux regards de distance en distance ; ça et là un paysan, un bûcheron ou une lavandière, attentifs à leurs tra-



vaut sur la plage, voyaient cette barque de loin, la regardaient un moment, et quelqu'un d'entre eux s'écriait :

« Quel singulier plaisir d'aller ainsi sur le fleuve, grossi comme il est par l'orage ! »

Mais un autre ajoutait : « Ne voyez-vous pas qu'elle n'a même ni timon? c'est une barque qui se perd. »

— Une barque qui se perd! courrons la secourir! Maudite soit la guerre qui nous a enlevé nos bateaux! »

Ils courraient sans savoir où, et criaient vers la barque; d'autres se dirigeaient, en toute hâte, vers les postes occupés par les sentinelles et les vedettes; mais, avant qu'ils les eussent atteints, l'onde déclinaie avait emporté la nacelle; ils ne pouvaient plus que la regarder dans le lointain, et s'écrier : « Les pauvres gens qui sont dans cette barque! Que les âmes du purgatoire leur soient en aide! »

Toutefois, après diverses alternatives de périls qui eussent inspiré plus d'une fois à Rosalia désespérée la pensée d'en-

finir d'un seul coup, en se jetant elle-même aux eaux du fleuve, si l'espoir de sauver son enfant ne l'eût retenu : l'Adda, s'étendant dans un lit plus large, emporta la nacelle avec moins de force. La tempête avait cessé, et, par un de ces changements subits, ordinaires dans la saison, le ciel, se dégagéant de ses nuages, resplendissait maintenant des feux d'un brûlant soleil. Dans le voisinage de Vaprio, le flot portait même insensiblement la nacelle vers le rivage, et un rayon d'espérance brilla aux regards de Rosalia; et elle fut entraînée tout près d'un rocher, qui, creusé à sa base par le battement de la vague, formait une sorte de grotte, d'où pendait les racines et les tortueux rameaux d'un lignier sauvage. Rosalia parvint à saisir l'un de ces rameaux, et, l'étreignant avec tout ce qui lui restait de force : « Grâces soient rendues au Seigneur! s'écria-t-elle; mon fils est sauvé! »

Elle respira. D'un air consolé elle regarda son fils, et il fut sur son visage un changement pareil à celui que la matinée avait vu dans l'atmosphère. Le flot tentait bien d'arracher la barque de son asile; mais Rosalia, tenant l'arbre à deux mains, neutralisait l'effort du flot. Elle se prit alors à regarder autour d'elle: le rocher sous lequel elle était arrêtée était étroit et escarpé; de quelque côté qu'on l'envisageât, on ne trouvait point d'endroit praticable. Sur la gauche de l'Adda, la plaine s'étendait verdoyante et fleurie; de vigoureux paysans, d'actifs Bergamasques, s'y livraient joyeusement à leur travail champêtre; mais l'éloignement était si grand, si tumultueux le bruit du fleuve, qu'elle ne pouvait espérer que ses cris arrivassent jusqu'à eux. Cependant le soleil, qui avait atteint le milieu de sa course, dardant ses rayons sur la tête de Rosalia, lui infligeait ainsi un nouveau supplice, comme si elle eût dû les éprouver tous dans cette journée. Et les heures passaient, et, dans leur fuite, elle s'aperçut que sa position avait changé, mais qu'elle ne s'était pas ancréée. Isolée en cet endroit, loin de tout secours, elle ne voyait aucun moyen de se tirer d'une position si affreuse. Peut-être le désespoir lui aurait-il encore prêté assez de force pour se lasser de brancher, de racine en racine, jusqu'au sommet du rocher; mais son fils? Fabriquer un nouvau pourtant ne pouvait se présenter à sa pensée, et il ne fallait pas songer qu'elle pût, en portant à son cou, tenir cette perilleuse vase de salut; et, pour son enfant seul, elle embrassait étrangement le rameau sauveur.

Bientôt il se réveilla; il se prit à crier, blessé dans ses membres délicats par le contact des planches, pressé par la faim, brûlé par le soleil puisque sous les voiles que Rosalia avait arrachées de sa poitrine pour l'en couvrir. Chaque cri de l'enfant enfonçait un poignard dans le cœur de la mère, et d'autant plus avant qu'elle s'était crue désormais délivrée de tout péril et en sûreté. Comment l'apaiser? Quitter la ramure qui retenait le bateau, c'était courir de soi-même au devant des angousses du premier danger, à l'entière, se disait-elle, y-a-t-il un village près d'ici? ou me verrai-je me porter secours. Mais, hélas! si on n'arrivait pas à temps! »

Alors elle tremblait que le rameau ne se brise, et le serrait avec toute la force dont celui qui se noie enserre sa dernière chance de salut. Des frissons et des sueurs parcouraient tout son corps, lorsque étouffée par l'influence du soleil, elle voyait la roche fuir et se balancer devant elle, ou sentait ses forces s'amoduler, et s'enfoncer les jointures de ses doigts agités par des pulsations convulsives.

Enfin, elle restait dans la même position, et ne pouvait caresser son fils, ni le presser sur son sein, ni calmer ses bras. Il ne lui restait donc que la voix, et elle s'en servait pour l'encourager, l'inviter à la patience, à se taire, à dormir: il ne fallait plus croire; le secours viendrait bientôt; il reverrait son père, son tout natal; enfin, elle entonnait l'air acromanié pour l'endorser; elle chantait sur le bord de l'abîme, au sein de cette agonie! Mais l'enfant n'écoutait point et ne cessait pas ses gémissements: ses cris mettaient en flambeau le cœur de l'infortunée. En vain elle s'ingéniait pour l'approcher, pour le toucher au moins avec les pieds et les genoux, pendant que ses bras étaient suspendus aux racines du lignier. Plus d'une fois elle fut sur le point d'allonger les doigts et de se lancer encore pour porter le floue; mais elle n'osa pas, et éclata en une plainte désespérée qui formait, avec les cris plaintifs de son enfant, l'harmonie désolante de la douleur. De temps en temps, représentant baleine, elle poussait un cri, le plus fort qu'elle pouvait; elle l'écoutait répéter par l'écho, l'écho, insensible comme l'âme de l'avare. Les oiseaux, abrités parmi les broussailles, en sortaient avec bruit et se dispersaient dans les airs; mais rien ne répondait: un moment après, tout rentrait dans un profond silence, à peine interrompu par le clapotement des flots, qui, se brisaient contre les pierres, faisaient chanter la nacelle.

Cependant le soleil descendait derrière l'horizon; la brillante chaleur qui s'était échappée pendant les longues heures du jour faisait place à cette agréable brise qui rafraîchit les soirées sur la rive des fleuves. Déjà, sur la plage opposée, Rosalia voyait, oh! avec quel sentiment d'envie! les laboureurs, s'arrachant à leurs travaux, cheminer vers leurs paisibles chamarrées; les houillers ramener leurs troupeaux de

Elle ne répondit rien que : « Secours! secours! Prenez mon enfant! »

Il y avait des passants qui l'avaient entendue, et comme ils purent comprendre que c'était une femme en péril de la vie, ils aviseront à la secourir; mais il fallut en trouver les moyens. L'escarpement du rocher empêchait non seulement d'approcher de Rosalia, mais même de voir si elle était dans l'eau, dans une nacelle, ou sur un écueil. Aller chercher un bateau jusqu'à Vaprio était un long voyage, d'autant plus long qu'il aurait fallu lutter contre le courant, et cependant elle aurait le temps d'être noyée.

« Voulez-vous une corde? lui cria-t-on.

— Oui! oui!... une corde!... Secours! secours!... bien vite! mon enfant se meurt!

Ils prirent donc en toute hâte une corde de chaume qui, par un hasard, se trouvait sur une charrette, et ils la lui des-



paturage; la petite fille, la baguette à la main, chassant vers le



poulailleur la troupe d'oissons. C'était l'heure du crépuscule, l'heure des souvenirs pour qui a joui, souffert, aimé. Mais pour Rosalia, elle n'était que le prélude de nouvelles souffrances. La nuit s'épaississait; si la fortune ne lui avait envoyé personne pour la secourir pendant le jour, que serait-ce quand les ténèbres seraient descendues sur la terre? Cependant il lui sembla entendre au-dessous de sa tête comme un bruit, une agitation vague: « Oh! se dit-elle, si je pouvais réussir à me faire entendre! » Elle poussa un cri, le répéta, cru l'ayant été entendue, parce qu'on fit silence; elle redoubla l'effort de sa voix, et quelques-uns, en effet, se penchèrent sur le bord du rocher:

« Qui est là-dessous? cria une voix.

— Moi!... une infortunée!... Secours! secours! répondit la triste Rosalia.

— Mais comment êtes-vous là? reprit la voix.

pendirent. Mais, tant parce qu'ils ne savaient point en quel endroit Rosalia était placée, que parce que les saillies du rocher obligeaient la corde de la barque, la malheureuse ne la voyait que trop loin d'elle pour qu'elle osât abandonner son rameau de lignier; elle criait : « A droite!... A main gauche!... Je ne puis la prendre... secours!... secours!... »

Enfin la corde vint raser les vêtements de Rosalia. Sûre désormais de pourvoir la tenir, elle lâcha le rameau pour la saisir... Hélas! à peine eut-elle ouvert la main, que l'eau repoussa la barque, et la corde toute glissante s'échappa de ses doigts qui n'avaient plus la force de la retenir. Elle vit encore une fois luer la rive, elle vit sur le haut du rocher les personnes qui avaient essayé de la sauver se la montrant entre eux, en remplaçant l'air de leurs cris de compassion et appelant à l'aide. Elle s'écria : « Au secours! » et souleva vers eux son enfant. Elles le énumérent de pitié, mais ils ne savaient plus comment la secourir. Le fleuve l'avait déjà entraînée loin d'eux et l'emportait avec impénétrabilité. Le dernier regard que Rosalia tourna vers le rivage lui montra un vénérable prêtre, qui lui parut criant à haute voix la formule de l'absolution des pechés pendant que sa main droite se levait pour la bénir. Tous les assistants avaient plié les genoux, et récitaient pour elle les prières des agonisants. Elle étendit son enfant sur l'escabeau de la proie, et se laissa tomber au fond de la barque perdue.

Au milieu de tant et de si diverses souffrances, le jeune, la peine, la douleur, l'espérance tant de fois née, tant de fois disparue, l' amour maternel avait seul soutenu ses forces. Maintenant le désespoir prévalait. Sa voie s'obscurcit; elle ne vit plus, elle n'entendit plus rien. Puisque, dans ce moment suprême, sa pensée s'éteignit avec celle des fidèles pleinement agenouillés sur le rivage, pour demander avec eux au ciel le remède que la terre ne pouvait plus lui donner!



Les Années de L'ILLUSTRATION contiennent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

LE NOUVEAU SYLLABAIRE, Méthode rationnelle, prompte et facile pour apprendre à lire, d'après un procédé entièrement neuf; par J.-B. DESSIRIER. — Cette méthode, au moyen de laquelle on apprend à lire aux enfants avec la plus grande promptitude, sans leur causer ni ennui ni fatigue, a de plus l'immense avantage de les préparer à la connaissance de l'orthographe, en mettant alternativement sous leurs yeux, et dans un certain ordre, les syllabes dont la forme orthographique est variable. Pour obtenir ce résultat, l'auteur a combiné ses leçons de telle sorte que les élèves fussent tout naturellement amenés à remarquer la différence qui existe, par exemple, entre *pia* (arbre), *pain* (aliment) et *péin* (premier syllabe de *peinture*); ainsi qu'en reste.

M. Dessirier se rend chez les personnes où il est apparu pour donner des leçons particulières, et ne reçoit des salaires que lorsque l'élève sait lire. — Prix: 10 fr., quelle soit la durée du temps employé. Son adresse est rue Marivaux-des-Italiens, 45.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1855; par M. MIGNET, secrétaire perpetuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

TOME I. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte SIEYES. — Id. ROEDERER. — Id. LIVINGSTON. — Id. TALLEYRAND. — Id. BROUSSAIS. — Id. MERLIN. — Id. DESTUT DE TRACY. — Id. DAUNOU. — Id. RAVNOCKARD.

TOME II. La Germanie au huitième et au neuvième siècle; sa conversion au christianisme et son introduction dans la société civile de l'Europe occidentale. — Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. — Établissement de la réforme religieuse et constitution du calvinisme à Genève. — Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne, et tableau des négociations relatives à cette succession sous Louis XIV.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS RÉPRESSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1789; par M. A.-C. THIBAudeau. 2 gros volumes in-8.

« Dès son origine, dit M. Thibaudieu, la monarchie a eu des institutions représentatives, parmi lesquelles les États-Généraux sont au premier rang. Ils ne tiennent qu'une petite place dans les histoires de France. C'est une histoire encore à faire. Nous l'avons entreprise, aide dans nos recherches laborieuses par les essais de nos prédecesseurs et par des documents restés inédits jusqu'à nos jours, et dont ils n'avaient pu profiter. »

JÉRÔME PATUOT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

Jérôme Patuot, qu'on a comparé au *Gilt Blas*, est en effet la satire moquante et gai des vices et des ridicules du temps présent, comme le *Gilt Blas* est la charrue printanière des moeurs de son temps. L'auteur de *Jérôme Patuot* est en même temps un écrivain distingué, un critique ingénieux et un publiciste auquel les théories de la politique et de l'économie sociale sont familières. On reconnaît en merite dans ce livre, ou le badinage de la forme l'empêche pas de détourner un fond plein de raison et de bon sens.

ENCYCLOPÉDIANA. Recueil d'Anecdotes antiques, modernes et contemporaines tirées de tous les recueils de ce genre publiés jusqu'à présent; 29 de tous les Livres curieux inclus dans les livres et les usages des peuples ou les Mémoires historiques; 19 des relations de Voyages et des Mémoires historiques; 19 des ouvrages des grands écrivains; 58 de Manuscrits, inscrits, etc., etc., etc.; — poèmes, maximes, sentences, adages, proverbes, jugements, etc.; — anecdotes et traits de courage, de bonté, d'esprit, de sottise, de malice, etc.; — saillies, reparties, epigrammes, bons mots, etc.; — traits caractéristiques, portraits, etc. — 1 vol. grand in-8.

“ C'est à tort, a dit Ménage, qu'on s'imagine que les bons mots ne servent qu'à divertir; ils servent aussi à rendre service. ” En effet, la mémoire peut quelquefois tenir lieu de l'esprit, même aux plus spirituels, et l'*Encyclopédiana* est un recueil destiné à rendre les services dont parle Ménage.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle, — Paris, 1845. 1 vol. in-18 de 522 pages. Paulin. 5 fr. 50

Les *Constitutions des Jésuites* sont la pièce capitale du grand procès qui se débat depuis les *Lettres Provinciales* de Pascal jusqu'aux derniers écrits de MM. Michelet et Quintet. C'est par la loi de leur organisation, la connaissance des moyens et du but de l'institution, qu'il faut juger les jésuites. Le volume est destiné à donner cette connaissance. Il semble que c'est par cette publication, mise sous les yeux des lecteurs, que le débat aurait dû commencer; il eût été moins long, à coup sûr, c'est peut-être pour cela qu'on n'a pas osé, ou n'a été sié de l'autre, juge à propos de publier les *Constitutions*.

J.-J. DUROCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NIAGA, maître des conférences à l'École Normale. 25 vol. in-8-jésus, de 15 à 55 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les auteurs suivants, ainsi réunis dans une classification définitive :

Poètes.

Plaute, Terence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus. 1 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvenal, Persé, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Propète, Gallus, Maximien, Publius Syrus. 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior,

Rutilius Numantianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 1 vol. — Laciun, Silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSATEURS.

Ciceron. 5 vol. — Tacite. 1 vol. — Titre-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilius, Plini le Jeune. 1 vol. — Petronie, Apulee, Aulus-Gelle. 1 vol. — Caton, Varro, Vitruve, Celse. 1 vol. — Plini l'Ancien. 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope. 1 vol. — Annien, Marcellin, Jornandie. 1 vol. — Salluste, J. Cesari, V. Paterculus, Florus. 1 vol. — Chois de Prosateurs et de Poètes de la latinité chrétienne. 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES, contenant la matière de DEUX GENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLÉLIUS PATERCULUS ET FLORES. 1 volume.

LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol. 12 fr. 50

SÉNEQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol. 15 fr. »

OVIDE. 1 vol. 15 fr. »

TITRE-LIVE. 2 vol. 50 fr. »

Horace, etc., etc. 1 vol. 15 fr. »

TACITE. 1 vol. 12 fr. »

CÉCERON. 5 vol. 60 fr. »

CORNÉLIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc. 1 vol. 15 fr. »

STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 1 vol. 15 fr. »

PÉTRONE, APULEE, AULU-GELLE. 1 vol. 15 fr. »

QUINTILIUS, PLINI LE JEUNE. 1 vol. 15 fr. »

LUCRECE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS. 1 vol. 15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 francs, selon le nombre de feuilles.

Pour les personnes qui souhaiteraient d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 francs, ou 12 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 500 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1845 et 1844, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

PUBLICATIONS ILLUSTREES :

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE; par LE SAGE; précédée d'une Notice sur l'auteur, par Ch. NOGIER; ornée de 500 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte; 1 vol. grand in-8. 15 fr.

LE JARDIN DES PLANTES, Description et Mœurs des Mammifères de la Menagerie et du Muséum d'histoire naturelle, par M. BOITARD; précédée d'une Notice historique, anecdotique et descriptive du jardin, par M. JELES-JANIN.

Cet ouvrage est illustré et accompagné de 110 sujets d'histoire naturelle et de 110 coups-de-lampe, gravés sur cuivre et imprimés dans le texte; 155 dessins en aquarelle, gravés sur bois et imprimés à part; 150 dessins en aquarelle, offerts sous forme de cartes, dans les annexes au jardin des plantes, les constructions, les fabriques, les monuments, etc.; 2 portraits du Buffon et de G. Cuvier; enfin de planches peintes à l'aquarelle représentant des groupes d'animaux des deux hémisphères.

Dessinateurs: MM. WERNER, SESEMILL, EDOUARD THAIVIS, KARL GARDET, JULES DAVID, FRANÇAIS, HIMELY, MARVILLE, etc.

Gravures sur bois et sur cuivre par MM. ANDREW, BEST et LELOIR.

Planches sur acier par MM. FOURNIER et ANNEDOUCHE.

Un volume grand in-8, magnifiquement imprimé. — L'ouvrage complet, 16 fr.

LES FABLES DE FLORIAN, ornées de 80 grandes gravures tirées à part du texte, et de 25 vignettes et fleurons dans le texte; par J.-J. GRANDEILLE; précédées d'une Notice par P.-J. STARL. 1 charmant vol. in-8.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON; par LAURENT (de l'Ardeche), avec 500 dessins par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures colorées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Le même ouvrage, sans les types colorés. 20 fr.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, traduite par M. de BALZAC. Vignettes à l'usage de l'armée et de la marine, 1 vol. in-12. 1 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. SAINT-PIERRE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT, 1 seul vol. grand in-8. 15 fr.

Le même ouvrage. — Édition en 2 vol. 20 fr.

LES AVENTURES DE L'INGÉNIEUR HIDALGO DON QUIJOTE DE LA MANCHA; par MIGUEL CERVANTES SAVEDRA; traduction nouvelle, précédée d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par LOUIS VIVIEN; ornée de 800 dessins de TONY JOHANNOT, et d'une carte géographique des voyages et aventures de Don Quichotte. 2 vol. grand in-8. 50 fr.

AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART; par LOUIS DESNOVRES. Nouvelle édition illustrée par GÉRARD-SIGEL et FREDERIC GOUPIL. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

LES ÉVANGILES; traduction de LE MAISTRE DE SACY, avec les auspices de M. l'abbé TREVAUX, vicaire-général

du diocèse de Paris; édition illustrée par T. FRAGNAUD, et ornée d'un Titre grave, imprimé en couleur et doré et d'un Frontispice représentant la Sainte Face; aussi imprimé en couleurs et doré; des 40 autres pages sont également ornées de vignettes avec leurs attributs consacrées par la tradition chrétienne; de quatre-vingt-douze Encadrés à armes, représentant un sujet du chanoine; de nombreux Encadrés et Ornements courants; et Lettres ornées, à la manière des Missels du Moyen-Age et de la Renaissance; de Fleurons et Cul-de-Lampe, etc.; imprimés sur papier collé, de manière à pouvoir colorier et enluminer les dessins. 1 volume in-8. 18 fr.

EN SOUSCRITION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES MILITAIRES DE LA REPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE; 50 planches colorées comprenant les portraits de NAPOLEON, premier consul; de NAPOLEON, empereur; du prince Eugène, de MURAT et de PONATON; d'autres dessins de M. HIPPOLYTE BELLANGE.

50 illustrations accompagnées d'une ou de deux planches colorées, et d'un texte explicatif.

Pris de la livraison : 50 centimes.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat vacances dans les Cantons suisses et sur le revers des Alpes; par R. TOEFFER; illustrés d'après les dessins de l'auteur et ornés de 12 grands dessins, par M. CALAME.

L'ouvrage formera un très-beau volume grand in-8 jésus de 400 pages, et sera orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysage tirés hors du texte.

CONDITIONS DE LA SOUSCRITION :

50 livraisons à 50 centimes chacune. La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte; — 15 fr. l'ouvrage complet. En payant d'avance le prix de l'abonnement, on recevra *francs* chaque livraison. Pour recevoir par la poste, on paie un supplément de 3 centimes par livraison.

SOUS PRESSE.

PATRIA — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Million de Faits*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures suivies et de cartes colorées.

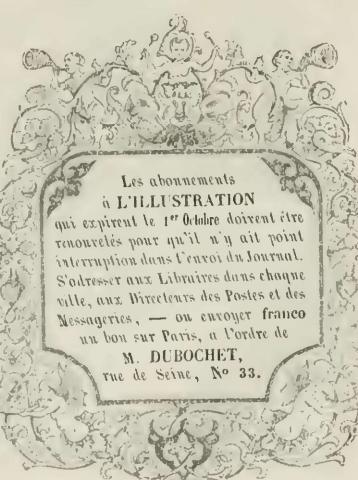
Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie, faune, minéralogie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatalogie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; recherches des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 7 fr.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-8 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.

AVIS

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



Modes.



(bijoux Victoria.)

L'industrie parisienne n'aurait point redonné la présence de la reine d'Angleterre à Paris; on peut même soupçonner qu'elle l'espérait. Depuis toute la ruelle était en éveil : le génie de la mode inventait et exécutait en même temps. Les uns préparaient de coquettes parures, les autres des bijoux. Les coiffures Victoria se montraient aux étalages rivalisant de grâce et de fraîcheur. Parmi ces apprêts, nous avons remarqué des bracelets sur une imitation de l'ordre de la Jarretière. Le travail en est fin et la forme élégante. La reine Victoria, qui portait au concert du château d'Eu le grand-cordon de l'ordre, aurait sans doute approuvé la pensée qui a fait choisir ce modèle.

Quelques toilettes ont été envoyées de Paris au Tréport. Nous citerons une robe de moine rose, garnie de deux rangs de volants en point d'Angleterre; une autre, forme tunique brodée en dessins de guipures; puis des coiffures avec des barbes en dentelles mêlées de fleurs, de petits turbans sans fond composés aussi d'une écharpe en dentelles avec une seule rose (coiffure Péri), et un cheapeau d'une forme Montpensier, orné d'une seule plume couchée de côté.

Mœurs algériennes.



On s'imagine assez généralement que le calme imperturbable, le léger impossible, l'inertie la plus profonde, forment le fond général du caractère des Orientaux. Ce que nous avons vu des Turcs, dans les relations très-superficielles que notre monde occidental a eues avec eux, nous a pu dévoiler naturellement être commun à toutes les races musulmanes. C'est une erreur d'autant plus grave qu'elle est très-répandue, et qu'elle tend à établir plus de différences, plus de contrastes, plus d'oppositions qu'il n'en existe réellement entre les Orientaux et nous.

Il est vrai que le Turc est d'une impassibilité majestueuse; c'est l'homme plus ou moins juste qu'Horace avait rêvé. Le ciel peut s'érouler, il ne décroira pas plus vite pour cela ses jambes entrelacées, et il ne rejetera pas avec moins

d'indolence et de volupté la fumée de son *tchibouck*. Mais ce n'est pas seulement chez lui l'effet du fatalisme, comme on l'a cru exclusivement jusqu'à ici; il y a aussi du parti pris, un genre, une mode nationale en quelque sorte dans cette pose solennelle, dans cet air grave et sérieux. Bien que la race turque soit parvenue à imprimer son cachet à toutes les populations qu'elle a subjuguées, il est facile de reconnaître cependant que ce fait n'est que le résultat d'une influence violente, mais momentanée; on n'est pas toujours très-tenté de tirer avec des gens qui sont constamment séviers, et qui ne connaissent pas d'autre moyen de répondre à une plaisanterie qu'en vous faisant étrangler ou en vous coupant la tête. Il n'est donc pas étonnant qu'avec des semblables conditions les Turcs soient parvenus à donner une apparence très-grave à tous les peuples qu'ils avaient conquisis; mais il est curieux de remarquer avec quelle élasticité merveilleuse le caractère, le génie particulier à chaque race se redresse dans sa forme primitive à mesure que toute compression brutale disparaît.

Ainsi les Grecs n'ont pas perdu un iota de la verve, de la gaieté populaires qui en font une des nations les plus curieuses à observer de près.

Depuis que la France a pris possession de l'Algérie, les populations qui l'ont si longtemps soumises au salut turc ont repris leurs allures naturelles; et, à part quelques vies Maures qui croiraient se compromettre en se dérignant, on peut remarquer combien de points de contact, combinés de rapports mystérieux existent entre le génie, le caractère, les mœurs, l'esprit des deux races. Les Arabes sont généralement très-gais; ils aiment le chant, les exercices gymnastiques, les courses à cheval; ils sont impressionnables, ardents, passionnés, et c'est dans leurs foudouks, dans les bazars où sous leurs tentes, qu'on peut surtout juger de cette face presque française de leur caractère; leurs conversations sont animées, bruyantes, spirituelles, et il faut avoir assisté à ces réunions pour se faire une juste idée de ce que nous voulons bien appeler la gravité orientale. Ils adorent le luxe, mais c'est surtout pour leurs femmes et pour leurs chevaux qu'ils aiment à prodiguer l'argent.

Une femme européenne peut se mettre très-élégamment et très-proprement à peu de frais. Nos tissus de toute espèce, notre bijouterie, sont descendus à des prix si bas, que la toilette élégante et recherchée est accessible à presque toutes les femmes. Chez les Orientaux, il n'en est pas encore de même; les femmes n'y ont pas la prétention de se mettre avec élégance, ni même, il faut bien le dire, avec propreté; mais la richesse, les diamants, les broderies lourdes et sans goût, les pailettes, les tissus de fil d'or, les colliers, les bracelets massifs, voilà ce qui les séduit. Les Arabes envoient ainsi des sommes considérables dans les coffrets de leurs femmes, et on a peine à comprendre la passion des femmes arabes pour ces merveilles de leur toilette, quand on les voit enveloppées de leur haïk, ne laissant briller de tous ces mystérieux trésors que deux yeux noirs et ardents. C'est que les femmes orientales, si elles n'ont pas des spectacles, des promenades, des soirées où elles puissent faire parade de leur beauté et de leurs richesses, ont du moins un lieu de réunion qui vaut tous les nôtres, une fête qui les résume toutes: c'est le bain. Le bain maure, voilà leur Longchamp, à elles; c'est là qu'elles se rencontrent, c'est là que se font les canseries et les médiançances, c'est la qu'elles viennent déployer tout leur luxe, toutes leurs plus belles étoffes; elles y arrivent, sinon parées, du moins chargées de tous leurs vêtements précieux; des negresses les suivent portant des tapis, toute leur garde-robe enfin, et c'est là qu'elles s'adorent; qu'elles se démontent, qu'elles se jalonnent, n'importe moins que des Européennes. Voilà en quelque sorte les réunions publiques; mais elles se visitent entre elles aussi, et c'est invariablement en toujoures la toilette qui fait le sujet des conversations. Dès qu'une femme musulmane reçoit une visite, elle n'a rien de plus empressé que d'ouvrir ses bahuts, ses cofres, ses tiroirs, et d'en tirer toutes ses parures. Elles ne sauraient parler d'autre chose que de toilette, étrangères comme elles le sont à toute vie extérieure, et ignorantes au delà de toute expression. Elles ne savent ni lire ni écrire, et heancock même ne connaît aucun ourrage d'aiguille.

Il est une cérémonie qui est pour elles une occasion de parure qu'elles saisissent très-avantageusement, c'est un mariage. On comprend, en effet, que ce doive être la mise grande et solennelle affaire, un événement de la plus haute importance pour des femmes dont la vie est si monotone. Un mariage, dès qu'il est projeté, les met en émoi; c'est un horizon nouveau dans leur existence, il les absorbe, c'est le but vers lequel elles tendent de tous leurs désirs. Assister à un mariage est une joie inégalable qui n'est connue, qui n'est partagée peut-être avec le même enthousiasme que par les jeunes filles de nos classes ouvrières; sans ce rapport, toutes les femmes orientales sont des jeunes filles, on peut-être encore est-ce trop dire, ce sont des enfants.

Mais il serait injuste de ne parler que de leur futilité ou

de leur ignorance. Elles sont généralement bonnes femmes, pleines de cœur et de sensibilité. Les exemples d'adoption d'orphelinat sont très-fréquents. Une Mauresque algérienne qui avait adopté un jeune garçon et une petite fille fut pour ces deux enfants pleine de soins, d'affection et de tendresse. La petite fille, nommée Aïcha, le plus commun des noms arabes, était d'une gentillesse, d'une vivacité adorables; leur mère adoptive avait formé le projet de les marier un jour. Le mari partit pour le pèlerinage de la Mecque, et le fils adoptif devint en quelque sorte le chef de la maison qui lui avait été si hospitalière. Ce jeune homme était d'un caractère jaloux, violent, emporté, et il tyrannisa sa mère et sa sœur adoptives, au point de les empêcher de recevoir toute visite; souvent même il leur défendit d'aller au bain; mieux vaut valoir sans doute les privés de manger. Cette pauvre femme se désolait; elle n'aurait en qu'un mot à dire pour faire sortir de chez elle cet ingrat qui lui devait l'existence, mais elle préféra supporter ses caprices, ses injustes defiance. Le mari ne revint pas de son pèlerinage; il mourut en Egypte. La pauvre femme, réduite à la misère, n'eut qu'à souffrir de plus en plus de la brutalité de son fils d'adoption, qui lui-même tomba un jour dangereusement malade. Sa mère vendit ses biens, ses vêtements pour soigner cet enfant qu'elle aimait d'un amour de mère; elle alla jusqu'à mendier, et, brisée de fatigues et de douleurs, elle se coucha un jour pour ne plus se relever; sa dernière lueur fut pour bénir ces deux enfants, qu'elle allait quitter pour toujours, et sa dernière prière fut pour le bonheur de sa partie Aïcha.

Ces exemples de résignation patiente et courageuse sont très-fréquents chez les femmes orientales.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un seul homme dans le monde n'est grand comme Napoléon.



On s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMIE et C°, rue Damiette, 2.